



RE.HO.WARD

SONYA LA ROUGE



TABLE DES MATIÈRES

4	1
14	2
19	3
26	4
32	5
39	6
52	7

SONYA LA ROUGE

- Ces chiens sont-ils convenable vêtus et gavés?

- Oui, Protecteur des Croyants.

- Alors qu'on les emmène et qu'ils rampent devant la Présence.

Et c'est ainsi que les ambassadeurs, pâles après des mois d'emprisonnement, furent conduits devant le trône de Soliman le Magnifique, sultan de Turquie, et le plus puissant monarque en un temps de puissants monarques. Sous le grand dôme pourpre de la salle royale brillait le trône devant lequel le monde entier tremblait, lambrissé d'or et incrusté de perles. La fortune d'un empereur en gemmes adornait le dais de soie d'où pendait un rideau de perles chatoyant qui se terminait sur une frise d'émeraudes. Celles-ci formaient comme un halo de gloire au-dessus de la tête de Soliman. Pourtant la splendeur du trône pâlisait auprès de la silhouette étincelante, assise sur celui-ci, parée de pierreries et coiffée d'un turban serti de diamants et surmonté d'une plume d'aigrette. Ses neufs vizirs se trouvaient près du trône, en des attitudes d'humilité. Les soldats de la garde impériale étaient alignés devant l'estrade d'honneur: des Solaks en armure, des plumes noires, blanches et écarlates ondoyant au-dessus des casques dorés.

Les ambassadeurs d'Autriche furent passablement impressionnés, d'autant plus qu'ils avaient eu neuf longs mois pour réfléchir dans le sinistre Château des Sept Tours dominant la mer de Marmara. Le chef des ambassadeurs ravalait sa colère et dissimulait sa rancœur sous un semblant de soumission... , un étrange manteau sur les épaules de Habordansky, général

de Ferdinand, archiduc d'Autriche . Sa tête aux traits rudes semblait incongrue auprès de ces robes de soie flamboyante - présent du sultan méprisant - dont il était affublé, et il tendait le cou comme on l'amenait devant le trône, de robustes janissaires le maintenant fermement par les bras. Ainsi étaient présentés aux sultans les envoyés de pays étrangers, depuis ce jour sanglant à Kossova, où Milosh Kabilovitch, chevalier de la Serbie mutilée, avait tué Murad le Conquérant avec une dague cachée sous ses vêtements.

Le Grand Turc regarda Habordansky avec peu de faveur. Soliman était un homme grand et mince, au nez fin et busqué, à la bouche mince et droite, dont la dureté n'était guère adoucie par sa moustache tombante. Son menton étroit et saillant était soigneusement rasé. La seule suggestion de faiblesse se trouvait dans le cou maigre et remarquablement long, mais cette faiblesse apparente était démentie par les lignes dures de cette silhouette élancée et par l'éclat des yeux noirs.

Il y avait en lui plus qu'une trace de sang tatar, à juste titre, puisqu'il était autant le fils de Selim le Cruel que celui d'Hafsza Khatun, princesse de Crimée. Né pour la pourpre, héritier de la plus grande puissance militaire du monde, coiffé du casque de l'autorité et paré du manteau de l'orgueil, il ne reconnaissait aucun pair en dessous des dieux.

Sous son regard d'aigle, le vieil Habordansky baissa la tête pour dissimuler la rage maussade qui faisait briller ses yeux. Neuf mois plus tôt, le général était arrivé à Stamboul, représentant son maître, l'archiduc, avec des propositions de trêve et la libre disposition de la couronne de fer de Hongrie, arrachée de la tête du roi Louis, mort sur le sanglant champ de bataille de Mohacs, où les armées victorieuses du Grand Turc lui avaient ouvert la route vers l'Europe.

Un autre ambassadeur l'avait précédé dans cette ville: Jérôme Lasczky, le comte palatin de Pologne. Habordansky, avec la brusquerie de sa race, avait réclamé la couronne de Hongrie pour son maître, provoquant l'ire de Soliman. Lasczky avait demandé à genoux, tel un suppliant, cette couronne pour ses compatriotes, à Mohacs.

Lasczky avait été couvert d'honneurs, d'or et de promesses de protection. En échange, il avait été contraint de donner des gages qui faisaient horreur même à son âme de ladre...

vendant les sujets de son allié et les réduisant à l'esclavage..., ouvrant la route au sultan à travers les territoires soumis, jusqu'au cœur même de la Chrétienté.

Tout cela avait été porté à la connaissance de Habordansky, écumant de rage dans la prison où l'avait envoyé le courroux arrogant du sultan. À présent Soliman toisait avec mépris le vieux général fidèle. Puis il se dispensa de la formalité habituelle, consistant à parler par l'intermédiaire de son grand vizir. Un Turc de sang royal n'aurait jamais daigné admettre qu'il parlait l'une des langues franques, mais Habordansky comprenait le turc. Les remarques du sultan furent brèves et dépourvues de tout préambule:

- Informe ton maître que suis prêt maintenant à lui rendre visite sur ses terres, et que s'il néglige de me rencontrer à Mohacs ou à Pest, j'irai le chercher jusqu'aux murs de Vienne.

Habordansky s'inclina, sans rien dire, craignant que sa colère n'explose. Sur un geste dédaigneux de la main impériale, un officier de la cour s'avança et remit au général une petite bourse dorée, contenant deux cents ducats. Chaque membre de sa suite, attendant patiemment à l'autre bout de la salle, gardés par les lances des janissaires, fut pareillement récompensé.

Habordansky marmonna des remerciements; ses mains noueuses étaient crispées sur le présent avec une vigueur inutile. Le sultan eut un léger sourire, parfaitement conscient que l'ambassadeur lui aurait volontiers lancé les pièces d'or au visage, s'il l'avait osé. Il leva la main à demi, en un geste de congédiement, puis s'immobilisa soudain comme son regard se posait sur le groupe d'hommes composant la suite du général, ou plus exactement, sur l'un de ces hommes. Cet homme dépassait par la taille tous ceux se trouvant dans la salle. Puissamment bâti, il portait gauchement les vêtements turcs dont on l'avait affublé. Sur un geste du sultan, il fut amené devant lui, solidement maintenu par les soldats.

Soliman le considéra étroitement. La veste turque et la khalat volumineuse ne parvenaient pas à cacher les lignes dures de son corps robuste et musclé. Ses cheveux fauves étaient coupés court; sa moustache blonde et tombante soulignait un menton volontaire. Ses yeux bleus semblaient étrangement voilés; c'était comme si l'homme dormait debout, les yeux ouverts.

- Parles-tu la langue turque? demanda le sultan.

Soliman faisait à cet homme l'honneur stupéfiant de s'adresser directement à lui. En dépit de toute la pompe de la cour ottomane, le sultan avait gardé un peu de la simplicité de ses ancêtres tatars.

- Oui, Votre Majesté, répondit le Franc.

- Qui es-tu?

- On m'appelle Gottfried von Kalmbach. Soliman fronça les sourcils. Inconsciemment, ses doigts se portèrent à son épaule où, sous les robes de soie, il sentit les contours d'une vieille blessure.

- Je n'oublie pas les visages. J'ai déjà vu le tien... en des circonstances telles qu'il s'est gravé dans ma mémoire. Pourtant je ne parviens pas à me rappeler quelles furent ces circonstances.

- J'étais à Rhodes, proposa le Germain.

- Beaucoup d'hommes se trouvaient à Rhodes, fit sèchement Soliman.

- En effet, admit von Kalmbach tranquillement. De l'Isle-Adam y était.

Soliman se raidit et ses yeux brillèrent à la mention du nom du grand maître des chevaliers de Saint-Jean, dont la défense acharnée de la ville de Rhodes avait coûté au Turc soixante mille hommes. Il décida néanmoins que le Franc n'était pas assez subtil pour que sa remarque contînt quelque pique perfide. Aussi renvoya-t-il d'un geste de la main les ambassadeurs.

Ceux-ci quittèrent la Présence, poussés par les gardes, sortant à reculons, et l'incident fut clos. Les Francs quitteraient Stamboul sous bonne garde et seraient conduits jusqu'à la frontière la plus proche de l'Empire. L'avertissement du Turc serait porté en toute hâte à l'archiduc et, suivant de près cet avertissement, les armées de la Sublime Porte se mettraient en marche.

Les officiers de Soliman savaient que le Grand Turc ne se contenterait pas de placer Zapolya, ce pantin, sur le trône conquis de Hongrie. Les ambitions de Soliman embrassaient toute l'Europe, ce Frankistan entêté qui, des siècles durant, avait envoyé sporadiquement des hordes vers l'Orient, des hordes qui chantaient et pillaient. Les peuples d'Orient, à la nature inconstante et fantasque, avaient semblé à plusieurs reprises mûrs pour la conquête musulmane, et s'ils n'avaient pas remporté la victoire, du moins n'avaient-ils jamais été conquis.

Ce fut au soir du jour où les ambassadeurs autrichiens avaient quitté Stamboul que Soliman, méditant sur son trône, redressa sa tête aux traits fins et fit un signe de la main à son grand vizir. Celui-ci s'approcha avec confiance. Le grand vizir était toujours certain de l'approbation de son maître. N'était-il pas le compagnon de beuverie et l'ami d'enfance du sultan?

Ibrahim n'avait qu'un seul rival pour lui disputer la faveur de son maître : la jeune Russe aux cheveux roux, Khurrem la Joyeuse, que l'Europe connaissait sous le nom de Roxelana. Des marchands d'esclaves l'avaient enlevée dans la maison de son père, à Rogatino, et elle était devenue la favorite du harem du sultan.

- Je viens de me rappeler où j'avais déjà vu cet Infidèle, dit Soliman. Te souviens-tu de la première charge des chevaliers à Mohacs?

Ibrahim tressaillit imperceptiblement à cette allusion.

- Oh, Protecteur du Compatissant, comment pourrais-je oublier ce jour au cours duquel un Incroyant versa le sang divin de mon maître?

- Alors tu te souviens que trente-deux chevaliers, les paladins des Nazaréens, chargèrent impétueusement nos rangs, chacun d'eux acceptant de donner sa vie pour tuer ma noble personne. Par Allah, ils s'élançèrent comme des hommes se rendant à des noces ! Leurs puissants destriers et leurs longues lances renversaient et transperçaient tous ceux qui cherchaient à les arrêter; leurs armures déjouaient l'acier le plus fin. Pourtant ils tombèrent lorsque retentirent les fusils à pierre. Bientôt trois seulement étaient encore en selle : le

chevalier Marczali et deux compagnons d'armes. Les paladins fauchèrent mes Solaks comme du blé mûr, mais Marczali et l'un de ses compagnons tombèrent... quasiment à mes pieds.

« Il restait encore un chevalier. Son casque à visière avait été arraché de sa tête et du sang coulait de chaque jointure de son armure. Il lança son cheval droit vers moi, faisant tourner sa grande épée qu'il tenait à deux mains. Je le jure sur la barbe du Prophète, la mort fut si proche de moi que je sentis le souffle brûlant d'Azraël sur ma nuque!

« Son épée scintilla, tel un éclair dans le ciel, et s'abattit sur mon casque - le coup m'assomma à moitié et du sang coula de mon nez -, déviée par celui-ci, elle fendit ma cuirasse à l'épaule et me fit cette blessure, laquelle m'élança, encore aujourd'hui, à l'approche des pluies. Les janissaires qui l'entouraient de tous côtés tranchèrent les jarrets de son cheval, et il fut projeté à terre comme l'animal s'abattait. Les derniers de mes Solaks m'emportèrent à l'écart de la bataille. Puis l'armée hongroise survint. Je ne pus voir ce qu'il advint du chevalier. Pourtant je l'ai revu aujourd'hui. »

Ibrahim sursauta et laissa échapper une exclamation incrédule.

- Non, je ne puis me tromper... J'ai reconnu ces yeux bleus. Comment cela se fait-il, je l'ignore, mais ce Germain, Gottfried von Kalmbach, est le chevalier qui me blessa à Mohacs.

- Mais, Défenseur de la Foi, protesta Ibrahim, les têtes de ces chevaliers ont été empi-lées devant ta tente royale...

- Et je les ai comptées et n'ai rien dit alors, pour éviter que les hommes pensent que j'en faisais retomber le blâme sur toi, répondit Soliman. Mais il y avait seulement trente et une têtes. La plupart étaient tellement mutilées que je discernais bien peu de leurs traits. Mais, d'une façon ou d'une autre, cet Infidèle a réchappé au massacre, celui qui m'a fait cette blessure. J'apprécie les hommes courageux, mais mon sang n'est pas si commun au point qu'un Infidèle puisse le verser sur le sol en toute impunité, pour que des chiens le lapent. Occupe-toi de cela.

Ibrahim s'inclina respectueusement et se retira. Il suivit de vastes couloirs et entra dans une pièce au carrelage bleu; les fenêtres aux arcades d'or donnaient sur de spacieuses

galeries ombragées par des platanes et des cyprès, rafraîchies par le poudroiement d'eau de fontaines au son argentin. Sur son ordre, ce fut dans cette pièce que le rejoignit Yaruk Khan, un Tatar de Crimée, une silhouette impassible aux yeux bridés, revêtu de cuir laqué et de bronze poli.

- Yaruk, dit le grand vizir, ton regard obscurci par le koumis a-t-il remarqué le Germain, le seigneur de grande taille au service de l'émir Habordansky, celui dont la chevelure est aussi rousse que la crinière d'un lion?

- En vérité, noyon, celui qui se nomme Gombuk.

- C'est bien lui. Emmène avec toi un chambul de tes frères-chiens et rattrape les Francs. Reviens ici avec cet homme et tu seras largement récompensé. Les personnes des ambassadeurs sont sacrées, mais cette affaire n'est pas officielle, ajouta-t-il avec cynisme.

- Entendre c'est obéir!

Avec un salut aussi profond que celui accordé au sultan lui-même, Yaruk Khan sortit de la pièce à reculons, laissant seul le second personnage de l'Empire.

*

Il revint quelques jours plus tard, maculé de boue et harassé par une longue chevauchée, mais sans sa proie. Ibrahim darda sur lui un regard menaçant. Le Tatar se prosterna devant les coussins de soie sur lesquels le grand vizir était assis, dans la chambre bleue aux fenêtres ornées d'arcades d'or.

- Grand Khan, ne laisse pas ton courroux s'abattre sur ton esclave. Ce n'était pas ma faute, sur la barbe du Prophète !

- Assieds-toi sur ton arrière-train galeux et aboie ton histoire, ordonna Ibrahim avec prévenance.

- Voici ce qui s'est passé, seigneur, commença Yaruk Khan. Je suis parti à bride abattue. Les Francs et leur escorte avaient une avance considérable sur moi, voyageant toute la nuit, sans s'arrêter. Pourtant je les ai rejoints le lendemain, au milieu de la journée. Mais Gombuk ne se trouvait pas parmi eux, hélas! Lorsque je me suis informé à son sujet, le paladin Habordansky, pour toute réponse, a lancé nombre de jurons sonores, comme le grondement d'un canon. Aussi ai-je parlé à plusieurs membres de l'escorte qui comprenaient le langage de ces Infidèles, et j'ai appris ce qui s'était passé. Seulement j'aimerais que mon seigneur se souvienne que je ne fais que répéter les paroles des spahis de l'escorte, qui sont des hommes sans honneur et mentent comme...

- ... Un Tatar, dit Ibrahim.

Yaruk Khan accueillit ce compliment par un large sourire, comme un rictus de chien, et poursuivit:

- Voici ce qu'ils m'ont dit. À l'aube, Gombuk a guidé son cheval à l'écart des autres, et l'émir Habordansky lui en a demandé la raison. Alors Gombuk a éclaté de rire à la manière des Francs - ho, ho, ho! - comme cela. Et Gombuk a dit :«Il est très profitable de te servir! J'ai pu me reposer durant neuf mois dans une prison turque et Soliman nous a remis un sauf-conduit jusqu'à la frontière. Aussi ne suis-je pas tenu de t'accompagner. »

«Chien, a rétorqué l'émir, une guerre est imminente et l'archiduc a besoin de ton épée. »

« Que le diable emporte l'archiduc », a répondu Gombuk. « Zapolya est un chien parce qu'il n'est pas intervenu, à Mohacs, et a permis que nous soyons taillés en pièces, nous ses compagnons, mais Ferdinand est un chien, lui aussi. Lorsque j'étais sans le sou, j'ai mis mon épée à son service. À présent que j'ai deux cents ducats et ces robes que je peux vendre à n'importe quel Juif pour une poignée de pièces d'argent, que le diable me morde si je tire mon épée pour quelqu'un, tant qu'il me reste un ducat. Je me rends à la plus proche taverne chrétienne que je trouverai; toi et l'archiduc pouvez aller en enfer ! »

« Là-dessus, l'émir l'a maudit avec force imprécations. Gombuk est parti en riant - ho, ho, ho! et en entonnant un chant sur une blatte nommée... »

- Assez!

Les traits d'Ibrahim étaient noirs de rage. Il tirait violemment sur sa barbe, songeant qu'en faisant cette allusion à Mohacs, von Kalmbach avait quasiment étayé les soupçons de Soliman. Cette affaire de trente et une têtes - alors qu'il aurait dû y en avoir trente-deux - était quelque chose qu'aucun sultan turc n'oublierait. Des personnages haut placés avaient perdu leur poste... et leur tête, pour des questions plus insignifiantes. La façon dont Soliman s'était comporté montrait son indulgence presque incroyable et sa considération envers son grand vizir, mais Ibrahim, malgré sa vanité, était un homme perspicace et ne souhaitait aucunement qu'une ombre, même la plus légère, vînt s'interposer entre lui et son souverain.

- Tu ne pouvais pas suivre sa piste, chien? demanda-t-il.

- Par Allah, jura le Tatar inquiet, il allait certainement à la vitesse du vent. Il a franchi la frontière avec plusieurs heures d'avance sur moi. Je l'ai suivi aussi loin que je l'osais...

- Assez d'excuses, l'interrompit Ibrahim. Trouve Mikhal Oglu et dis-lui de venir ici.

Le Tatar s'en alla avec reconnaissance. Ibrahim n'était guère tolérant lorsqu'un homme échouait dans la mission qui lui avait été confiée.

*

Le grand vizir méditait sombrement, assis sur ses coussins de soie, lorsque l'ombre de deux ailes de vautour s'étendit sur le sol aux dalles de marbre. La mince silhouette de celui qu'il avait mandé s'inclina devant lui. L'homme dont le seul nom faisait fris sonner d'horreur toute l'Asie occidentale parlait d'une voix douce et se déplaçait avec la souplesse

affectée d'un chat, mais le mal absolu de son âme transparaissait dans ses traits sinistres, et faisait briller ses yeux bridés et étroits.

Il était le chef des Akinjis, ces cavaliers cruels dont les incursions répandaient la terreur et la désolation à travers toutes les régions situées au delà des frontières du royaume du Grand Turc. Il portait une cuirasse et un casque ornés de gemmes ; les grandes ailes de vautour étaient fixées sur les épaules de son haubert aux mailles d'acier dorées. Ces ailes se déployaient au vent lorsqu'il lançait son cheval au galop; les ombres de la mort et de la destruction étaient tapies sous leurs rémiges. C'était la pointe du cimeterre de Soliman, le tueur le plus illustre parmi une nation de tueurs, qui se tenait devant le grand vizir.

- Bientôt tu précéderas les armées de notre maître sur les terres des Infidèles, lui annonça Ibrahim. Tu recevras l'ordre, comme toujours, de frapper et de n'épargner personne. Tu dévasteras les champs et les vignobles des Caphars, tu incendieras leurs villages, tu cribleras de flèches leurs hommes, et emmèneras leurs femmes en captivité. Les terres au-delà de nos armées en marche crieront de douleur sous ton talon.

- Ce sont d'agréables nouvelles à entendre, Favori d'Allah, répondit Mikhal Oglu de sa voix douce et onctueuse.

- Cependant, il y a un ordre dans l'ordre, poursuivit Ibrahim, fixant d'un regard perçant l'Akinji. Tu connais le Germain, von Kalmbach?

- Oui... Gombuk, comme l'appellent les Tatars.

- En effet... Je te donne l'ordre suivant : quels que soient ceux qui se battent ou fuient, vivent ou meurent, cet homme ne doit pas vivre. Cherche-le et débusque-le, où qu'il se trouve, même si ta quête te conduit jusqu'aux rives du Rhin. Lorsque tu m'apporteras sa tête, ta récompense sera trois fois son poids en or.

- Entendre c'est obéir, seigneur. On dit qu'il est le fils errant d'une noble famille de Germanie, renié par les siens. Sa perte a été causée par le vin et les femmes. Certains affirment qu'il fut autrefois chevalier de Saint-Jean, avant d'être chassé de cet Ordre en raison de ses beuveries et ...

- Garde-toi de le sous-estimer, rétorqua Ibrahim d'un ton sévère. C'est peut-être un ivrogne, mais s'il se trouvait au côté de Marczali, on ne peut mépriser un tel homme. Ne l'oublie pas!

- Il n'existe aucune tanière où il pourrait se terrer et m'échapper, Favori d'Allah, déclara Mikhal Oglu. Aucune nuit ne saurait être assez sombre, aucune forêt assez touffue pour le cacher. Si je ne t'apporte pas sa tête, je lui permets de t'envoyer la mienne.

- Assez! fit Ibrahim avec un sourire, tirant sur sa barbe de contentement. Tu peux te retirer.

La sinistre silhouette aux ailes de vautour sortit de la chambre bleue, d'un pas souple et silencieux. Ibrahim ne pouvait se douter qu'il venait de faire les premiers pas dans une lutte farouche qui se poursuivrait durant des années et à travers des pays lointains... Une guerre féroce et acharnée dont les tourbillons noirs recouvriraient des trônes, des royaumes et des femmes à la chevelure rousse plus belles que les flammes de l'enfer.

2

Dans une petite cabane au toit de chaume d'un village situé à proximité du Danube, des ronflements sonores s'élevaient de la litière de paille où était allongée une forme enveloppée dans un manteau en lambeaux. C'était le paladin Gottfried von Kalmbach qui dormait du sommeil de l'innocence et de l'ale. La veste de velours, le pantalon de soie bouffant, la khalat et les bottes de chagrin, présents d'un sultan dédaigneux, n'étaient nulle part en évidence. Le paladin portait un pourpoint de cuir usé et une cote de mailles rouillée. Des mains le secouèrent, mettant fin à son sommeil. Il jura d'un ton somnolent.

- Réveille-toi, seigneur! Oh, réveille-toi, bon chevalier... Pourceau... Chien! Vas-tu te réveiller, enfin?

- Verse-moi à boire, tavernier, marmonna l'homme encore abruti par le sommeil. Que... qui? Puissent les chiens te mordre, Ivga! Je n'ai plus un seul aspre..., plus un sou. Va-t'en comme la gentille fille que tu es, et laisse-moi dormir.

La jeune fille recommença à le secouer et à le tirer par l'épaule.

- Oh, quel lourdaud! Debout, te dis-je! Et ceins ton pique-volaille! Il se prépare quelque chose!

- Ivga, grommela Gottfried en la repoussant, porte mon bassinet au Juif. Il te paiera suffisamment pour te permettre de t'enivrer de nouveau.

- Imbécile! s'écria-t-elle avec désespoir. Ce n'est pas de l'argent que je veux! L'Est tout entier est en flammes et personne ne sait pour quelle raison!

- La pluie a-t-elle cessé? demanda von Kalmbach, prenant enfin quelque intérêt à ce qui se passait autour de lui.

- Elle a cessé depuis des heures. Tu peux encore entendre les gouttes tomber du toit de chaume. Ceins ton épée et viens dans la rue. Les hommes du village sont tous ivres morts, grâce à tes dernières pièces d'argent, et les femmes ne savent pas quoi penser ou dire. Ah!

Cette exclamation jaillit de ses lèvres comme une étrange lueur apparaissait soudain, brillant à travers les lézardes dans le mur de la cabane. Le Germain se mit debout d'un mouvement incertain, boucla rapidement le ceinturon soutenant sa grande épée et coiffa son bassinet bosselé. Puis il suivit Ivga dans la rue. Celle-ci était jeune et mince. Les pieds nus, elle portait pour tout vêtement une robe courte ressemblant à une tunique, dont les larges accrocs laissaient voir de généreuses étendues de peau blanche et luisante.

Le village semblait mort et inanimé. Aucune lumière ne brillait nulle part. De l'eau tombait goutte à goutte des avancées des toits de chaume. Des flaques dans les rues boueuses miroitaient sombrement. Le vent soupirait et gémissait étrangement à travers les branches noires et humides de pluie des arbres qui enserraient le hameau, formant des murailles de ténèbres. Au sud-est, montant dans le ciel de plomb, la lueur pourpre et blafarde effleurait les nuages froids et humides. Ivga se réfugia dans les bras du Germain en pleurnichant.

- Je vais te dire ce que c'est, ma fille, dit-il en fixant la lueur rouge dans le ciel. Ce sont les démons de Soliman. Ils ont traversé le fleuve et sont en train d'incendier les villages. En vérité, j'ai déjà vu de tels embrasements dans le ciel. En fait, je l'attendais plus tôt, mais ces sata-nées pluies que nous avons eues, des semaines durant, ont dû l'obliger à différer son attaque. Oui, ce sont bien les Akinjis, et ils ne s'arrêteront pas de ce côté-ci de Vienne. Écoute-moi, ma fille, tu vas aller, rapidement et sans bruit, jusqu'à l'étable derrière la cabane, et me ramener mon étalon gris. Nous allons nous glisser tels des souris entre les doigts de ces démons. Mon cheval nous portera tous les deux sans effort.

- Mais les habitants du village! sanglota Ivga en se tordant les mains.

- Eh bien, dit-il, que Dieu donne le repos à leur âme ! Les hommes ont bu mon ale vaillamment et les femmes ont été accueillantes... mais, par les cornes de Satan, cette rosse grise ne peut porter sur son dos tout un village!

- Pars si tu le veux! rétorqua-t-elle. Moi, je reste et mourrai avec les miens!

- Les Turcs ne te tueront pas, fit-il observer. Ils te vendront à un vieux marchand de Stamboul, gros et gras, qui te battra! Je ne resterai pas ici pour être égorgé, et tu ne...

Un cri horrible, poussé par la jeune fille, l'interrompit. Il se retourna vivement, apercevant la terreur abjecte dans les yeux écarquillés d'Ivga. Au même moment, une hutte à l'autre bout du village s'embrasa et devint la proie des flammes; le chaume humide brûlait lentement. Un concert de cris et de hurlements féroces suivit le cri de la jeune fille. Dans la lueur des flammes, des silhouettes dansèrent et gesticulèrent sauvagement. Gottfried scruta les ombres et aperçut des formes qui escala daient et recouvraient le muret de boue que l'ivresse et la négligence des villageois avaient laissé non gardé.

- Damnation! marmonna-t-il. Ces maudits sont déjà là. Ils se sont glissés vers le village à la faveur des ténèbres... Vite, ma fille, suis-moi!

Il saisit le poignet blanc d'Ivga pour l'entraîner à sa suite. La jeune fille cria et se débattit, cherchant à se dégager et le griffant, tel un chat sauvage, folle de peur. À cet instant, le muret de boue s'effondra, à l'endroit le plus proche d'eux. Il céda sous l'impact d'une vingtaine de chevaux; leurs cavaliers les lancèrent au galop dans le village condamné. Leurs silhouettes se découpaient distinctement sur la lueur croissante de l'incendie. Des cabanes brûlaient de tous côtés; des cris s'élevèrent comme les envahisseurs traînaient hors des masures les femmes et les hommes ivres morts, pour leur trancher la gorge. Gottfried aperçut les minces silhouettes des cavaliers, la lueur des flammes se reflétant sur les cuirasses; il aperçut les ailes de vautour sur les épaules de celui qui venait en tête. Au moment où il reconnaissait Mikhal Oglu, il vit le chef se raidir et le montrer du doigt à ses hommes.

- Tuez-le, chiens! hurla l'Akinji. (Sa voix n'était plus douce, mais stridente comme le grincement d'un sabre tiré de son fourreau.) C'est Gombuk! Cinq cents aspres à l'homme qui m'apportera sa tête!

Poussant un juron, von Kalmbach s'élança vers les ombres de la cabane la plus proche, entraînant à sa suite la jeune femme qui hurlait de peur. Au moment où il bondissait, il entendit le claquement sec de la corde d'un arc. Ivga poussa une exclamation rauque et s'affaissa mollement aux pieds du Germain. Dans la lueur blafarde de l'incendie, il aperçut l'extrémité empennée d'une flèche frémissant sous le cœur de la jeune villageoise. Avec un grognement rauque, il se retourna pour faire face à ses assaillants, tel un ours féroce cerné par les chasseurs, prêt à livrer son dernier combat. Un instant il resta ainsi, campé sur ses deux jambes, l'air féroce, serrant à deux mains sa grande épée. Puis, tel un ours qui se dérobe à l'assaut des chasseurs, il fit demi-tour et s'enfuit, contournant la cabane. Des flèches sifflèrent autour de lui; certaines rebondirent sur les mailles de son haubert. Il n'y eût pas de coups de feu; la chevauchée à travers cette forêt ruisselante de pluie avait mouillé les poires à poudre des pillards.

Von Kalmbach fit le tour de la mesure, attentif aux hurlements féroces derrière lui. Il atteignit l'appentis où se trouvait son étalon gris. Au moment où il arrivait à la porte, quelqu'un grogna comme une panthère dans la pénombre et taillada rageusement vers lui. Il para le coup en levant son épée et contre-attaqua de toute la force de ses épaules massives. La large lame s'abattit et rebondit sur le casque poli de l'Akinji, pour traverser les mailles d'acier du haubert. Elle trancha le bras de l'homme à hauteur de l'épaule.

Le Musulman s'effondra avec un gémissement et le Germain bondit par-dessus la forme prostrée sur le sol. L'étalon gris, fou de peur et de surexcitation, poussa un hennissement strident et se cabra comme son maître sautait sur son dos. Il n'avait pas le temps de seller et de brider l'animal. Gottfried planta ses éperons dans les flancs frémissants du puissant destrier; celui-ci franchit la porte à la vitesse de l'éclair, renversant des hommes à gauche et à droite comme des quilles. Il le lança au galop à travers l'espace découvert, éclairé par la lueur de l'incendie, parmi les cabanes en flammes. L'étalon piétina des corps recroquevillés sur

le sol, éclaboussant son cavalier de la tête aux pieds comme il franchissait rapidement des mares d'eau boueuse.

Les Akinjis coururent après le cavalier qui s'enfuyait, décochant des traits et hurlant comme des loups. Ceux qui étaient à cheval se lancèrent à sa poursuite, tandis que les autres qui étaient entrés à pied dans le village couraient vers le mur éboulé pour aller chercher leurs montures.

Des flèches sifflèrent autour de la tête de Gottfried comme il guidait son destrier vers le mur ouest encore debout ..., la seule voie de retraite qu'il lui restait. C'était prendre un énorme risque, car le terrain était glissant et perfide, et l'étalon gris n'avait jamais tenté un tel saut. Gottfried retint son souffle comme il sentait le grand corps sous lui prendre son élan et se tendre en pleine course, en vue de ce bond quasiment impossible. Puis, de la détente puisante de ses tendons robustes, l'étalon sauta et franchit l'obstacle, le frôlant d'un pouce à peine.

Les poursuivants poussèrent des hurlements de stupéfaction et de rage, puis tirèrent sur les rênes de leurs chevaux. Ces hommes étaient des cavaliers émérites; pourtant ils n'osèrent pas tenter un saut aussi périlleux. Ils perdirent du temps à chercher des portes et des brèches dans le mur de terre. Lorsqu'ils sortirent enfin du village, la forêt sombre et chuchotante, humide et ruisselante d'eau, avait englouti leur proie.

Mikhal Oglu jurait comme un démon. Confiant le commandement des Akinjis à son lieutenant, Othman, avec pour instructions de tuer tous les habitants du village, il partit à la poursuite du fugitif, suivant ses traces dans le sol boueux à la lueur des torches. Il était décidé à le retrouver même si cette chasse le conduisait jusqu'aux murs de Vienne.

Mais telle n'était pas la volonté d'Allah, et Mikhal Oglu ne rattrapa pas le Germain dans la forêt sombre et ruisselante de pluie. Gottfried von Kalmbach connaissait la région mieux que ses poursuivants; en dépit de leur ardeur, ils perdirent très vite sa piste dans les ténèbres.

L'aube trouva Gottfried faisant route à travers un pays dévasté et frappé de terreur. Les flammes d'un monde en feu illuminaient l'horizon, à l'est et au sud. La plaine était encombrée de fuyards, titubant sous le fardeau de leurs biens dérisoires, poussant devant eux un bétail apeuré et mugissant, tels des gens fuyant la fin du monde. Les pluies torrentielles qui avaient offert une fausse promesse de sécurité ne retardaient plus l'avance inexorable des armées du Grand Turc.

Avec un quart de million d'hommes, il était en train de ravager les marches orientales de la Chrétienté. Tandis que Gottfried avait fait bombance dans les tavernes de villages isolés, s'enivrant avec l'argent octroyé par le sultan, Pest et Buda étaient tombées. Les soldats germains défendant la dernière de ces villes avaient été massacrés par les janissaires, malgré la promesse de Soliman de les épargner... Soliman que les hommes appelaient le Généreux.

Pendant que Ferdinand, les nobles et les évêques se querellaient à la Diète de Spire, seuls les éléments semblaient se battre pour la Chrétienté. La pluie tombait à verse; les Turcs cheminaient péniblement mais avec obstination, malgré les rivières sorties de leur lit qui transformaient plaines et forêts en des marais bourbeux. Ils se noyaient dans les eaux tumultueuses des rivières en crue et perdaient d'énormes quantités de munitions, de ravitaillement et d'équipement, lorsque les barques se retournaient, les ponts s'effondraient et les chariots s'enlisaient. Pourtant ils avançaient toujours, poussés par la volonté implacable de Soliman.

Et à présent, en ce mois de septembre de l'an 1529, piétinant les décombres de la Hongrie, les Turcs déferlaient sur l'Europe, tandis que les Akinjis - les pillards -, dévastaient le pays, tel le vent furieux précédant l'orage.

Tout ceci Gottfried l'apprit en partie auprès des fuyards comme il guidait son cheval fourbu vers la ville, le seul refuge pour ces milliers de personnes épuisées. Derrière lui, le ciel était rouge flamme; le vent apportait faiblement jusqu'à ses oreilles les cris des malheureux massacrés par les Akinjis. Parfois il apercevait même les masses noires et grouillantes des cavaliers cruels. Les ailes du vautour battaient d'une horrible façon sur ce pays mutilé; leur ombre recouvrait l'Europe entière. À nouveau le Destructeur surgissait de l'Orient mystérieux aux brumes bleutées, comme ses frères l'avaient fait avant lui... Attila... Subotai... Bayazid... Mohammed le Conquérant. Pourtant, jamais un tel orage n'avait menacé l'Occident.

Devant les ailes de vautour déployées, la route était couverte de fugitifs aux cris plaintifs. Derrière eux, elle s'étendait, rouge et silencieuse, jonchée de corps mutilés qui ne gémissaient plus. Les tueurs se trouvaient à moins d'une demi-heure de route derrière lui lorsque Gottfried von Kalmbach, sur son étalon exténué, franchit les portes de Vienne. Depuis des heures, les gens sur les remparts entendaient les plaintes apportées par le vent d'une lugubre façon. À présent ils voyaient au loin le soleil se refléter sur les pointes de lances comme les cavaliers lançaient leurs montures au galop parmi les groupes de fuyards descendant péniblement des collines pour se diriger vers la plaine qui entourait la ville. Ils virent les lames flamboyer telles des faucilles parmi le blé mûr.

Von Kalmbach entra dans une ville en ébullition. Les habitants criaient et se pressaient autour du comte Nikolas Salm, le vieux guerrier âgé de soixante-dix ans, qui commandait la garnison de Vienne, et de ses officiers, Roggendrof, le comte Nikolas Zrinyi et Paul Bakics. Salm travaillait avec une hâte frénétique, faisant raser les maisons proches des remparts et utilisant leur matériau pour consolider les murs qui étaient anciens et peu solides. En aucun endroit leur épaisseur ne dépassait six pieds; de nombreux pans s'effritaient et menaçaient de s'écrouler. La palissade extérieure était si fragile qu'elle portait le nom de Stadtzaun: la haie de la ville.

Pourtant, sous la direction énergique du comte Salm, les défenseurs galvanisés avaient érigé un nouveau mur, haut de vingt pieds, qui s'étendait depuis la porte de Stuben jusqu'à celle de Karnthner. Des fossés, en deçà des anciennes douves, furent creusés, des remparts construits depuis le pont-levis jusqu'à la porte de Salz. Les lattes furent arrachées des toits pour diminuer les risques d'incendie, et les pavés ôtés pour amoindrir l'impact des boulets de canon.

Les abords de la ville avaient été désertés. À présent ils étaient incendiés pour qu'ils ne servent pas d'abri aux assiégeants. Durant tous ces préparatifs, menés alors même que les Akinjis survolaient au galop, des incendies se déclaraient dans la ville, ajoutant à la confusion générale.

C'étaient l'enfer et le chaos! Au milieu de ce tumulte, cinq mille civils infortunés - des vieillards, des femmes et des enfants - furent impitoyablement repoussés des portes et livrés à eux-mêmes. Leurs cris, comme les Akinjis fondaient sur eux pour les tailler en pièces, rendaient fous de terreur les gens à l'abri des murs.

Ces démons arrivaient par milliers. Ils franchissaient la crête des collines pour lancer leurs chevaux au bas des pentes et déferler sur la ville, en des groupes désordonnés, tels des vautours se rassemblant auprès d'un chameau en train de crever.

Moins d'une heure après la première vague d'attaquants, il ne restait plus un seul Chrétien en vie à l'extérieur des murs, à l'exception de ceux attachés par de longues cordes aux pommeaux de selle de leurs ravisseurs, contraints de courir à toutes jambes pour ne pas être traînés sur le sol jusqu'à la mort.

Les cavaliers sauvages tournoyaient autour des remparts, hurlant et décochant des flèches. Des hommes postés sur les tours reconnurent le redouté Mikhal Oglu, grâce aux ailes fixées sur sa cuirasse. Ils remarquèrent qu'il allait d'un monceau de cadavres à un autre, examinant chaque corps avec avidité. Puis il tira sur les rênes de son cheval pour lancer un regard interrogateur vers les parapets.

Pendant ce temps, arrivant de l'ouest, un groupe de mercenaires germains et espagnols s'était découpé un chemin à travers les pillards akinjis. À présent, ils entraient dans la ville, sous les acclamations frénétiques des habitants. Philip le Palgrave marchait à leur tête.

Gottfried von Kalmbach, s'appuyant sur son épée, les regardait passer. Ils avaient des cuirasses étincelantes et des casques au cimier orné de plumes, portant sur l'épaule de longs mousquets; de lourdes épées à deux mains étaient fixées par des sangles sur leurs dos bardés d'acier. Il formait un étrange contraste auprès d'eux, avec sa cotte de mailles rouillée, son équipement démodé, de bric et de broc, mal rapiécé... Il semblait être une forme surgie du passé, rouillée et ternie, regardant passer une nouvelle génération, plus brillante. Pourtant Philip le reconnut et le salua comme la colonne resplendissante passait à sa hauteur

*

Von Kalmbach se dirigea vers les remparts, où les canoniers tiraient avec parcimonie sur les Akinjis qui montraient quelque disposition à monter à l'assaut des bastions et lançaient des cordes à nœud coulant vers les créneaux. Mais, chemin faisant, il apprit que Salm réquisitionnait nobles et soldats pour leur faire creuser des fossés et les employer à de nouveaux travaux de terrassement. Aussi chercha-t-il refuge en toute hâte dans une taverne, où il rudoya l'hôte, un Valachien craintif aux genoux cagneux, l'obligeant à lui faire crédit. Il se mit à boire et fut bientôt dans un tel état que personne n'aurait eu l'idée de lui demander de faire un quelconque travail.

Des coups de canon, des détonations et des cris parvenaient jusqu'à ses oreilles, mais il n'y accordait que peu d'attention. Il savait que les Akinjis, une fois le massacre achevé, continueraient leur chemin pour dévaster la région s'étendant au-delà. Il apprit par les conversations des clients de l'auberge que Salm avait vingt mille piquiers, deux mille cavaliers et mille volontaires - parmi les habitants de la ville -, à opposer aux armées de Soliman, ainsi que soixante-dix pièces d'artillerie... canons, bombardes et couleuvrines.

Les nouvelles concernant les effectifs du Grand Turc glaçaient d'effroi tous les cœurs... excepté celui de von Kalmbach. À sa façon, il était fataliste. Pourtant il se découvrit une conscience dans l'ale; peu après, il méditait sur les gens que ces ladres de Viennois avaient chassés et condamnés à une mort atroce. Plus il buvait et plus il devenait mélancolique; des larmes d'ivresse gouttaient des extrémités de sa moustache tombante.

Finalement il se leva d'un mouvement incertain et saisit sa lourde épée, avec l'intention confuse de provoquer en duel le comte Salm à cause de cette affaire. Il mit fin par des beuglements aux réclamations importunes du timide Valachien et sortit dans la rue d'un pas titubant. Les tours et les flèches d'église tanguaient vertigineusement devant ses yeux; des gens le bouscullaient et le poussaient de côté comme ils couraient en tous sens. Philip le Palgrave surgit devant lui, dans le cliquetis de son armure; les visages sombres et fins de ses Espagnols contrastaient d'une manière étonnante avec les traits lourds et rubiconds des lansquenets.

- Honte à toi, von Kalmbach! dit Philip d'un ton sévère. Les Turcs sont à nos portes, et tu gardes ton groin enfoui dans un cruchon d'ale.

- De quels groins et de quels cruchons d'ale parles-tu? demanda Gottfried, titubant et décrivant un demi-cercle erratique comme il cherchait à dégainer son épée. Que le diable t'emporte, Philip! Je vais te défoncer le crâne pour ces paroles...

Le Palgrave avait déjà disparu, poursuivant son chemin. Gottfried se retrouva finalement sur la tour de Karnthner, ne se rappelant pas très bien comment il était arrivé jusqu'ici. Mais ce qu'il vit le dégrisa soudainement. Les Turcs étaient bien aux portes de Vienne. La plaine était recouverte de tentes - trente mille, affirmaient certains, jurant que, du haut de l'orgueilleuse flèche de la cathédrale de Saint-Étienne, un homme ne pouvait apercevoir les limites de leur camp. Quatre cents de leurs bateaux mouillaient dans les eaux du Danube. Gottfried entendit des hommes maudire la flotte autrichienne qui était ancrée en amont et immobilisée, parce que les marins, qui n'avaient pas reçu leur solde depuis longtemps, refusaient d'effectuer les manœuvres. Il apprit également que Salm n'avait fait aucune réponse à la demande de reddition adressée par Soliman.

À présent, en partie pour démontrer sa puissance, en partie pour frapper de terreur les chiens caphars, le Grand Turc donna l'ordre à son armée de se mettre en marche. Ses soldats s'avancèrent en rangs serrés et ordonnés pour défiler devant les murs de la vieille ville, avant d'entreprendre le siège proprement dit. Ce spectacle suffisait à impressionner le plus vaillant des hommes. Le soleil descendant lentement à l'horizon faisait flamboyer les casques polis, les gardes des sabres ornées de gemmes et les pointes des lances. C'était comme si une rivière d'acier étincelante s'écoulait lentement, d'une manière terrifiante, sous les remparts de Vienne.

Les Akinjis qui formaient habituellement l'avant-garde de l'armée, avaient continué leur chemin. À leur place chevauchaient les Tatars de Crimée, voûtés sur leurs selles à pommeau pointu et aux courts étriers. Leurs têtes de gnome étaient protégées par des casques de fer; leurs corps trapus étaient revêtus de cuirasses de bronze et de pourpoints de cuir laqué. Après eux venaient les Azabs, l'infanterie irrégulière, des Kurdes et des Arabes pour la plupart, formant une horde bigarrée et sauvage. Puis leurs frères, les Delis - les Écervelés -, des hommes féroces montant des poneys robustes, fantastiquement adornés de fourrures et de plumes. Les cavaliers portaient des bonnets et des manteaux en peau de léopard; leurs cheveux longs tombaient en des mèches grasseuses sur leurs épaules hautes, et au-dessus de leurs barbes nattées leurs yeux brillaient de la folie du fanatisme et du bhang.

Venait ensuite le gros de l'armée. D'abord les beys et les émirs avec leurs gens, des cavaliers et des fantassins appartenant aux fiefs féodaux d'Asie mineure. Puis les spahis, la grosse cavalerie, montant de magnifiques destriers. Et en dernier, la véritable force de l'empire turc... , la plus terrifiante organisation militaire du monde: les janissaires.

Sur les remparts des hommes crachaient, saisis d'une fureur noire en reconnaissant des gens de leur race. Car les janissaires n'étaient pas des Turcs. À quelques exceptions près - lorsque des parents turcs avaient glissé leur enfant dans ces rangs redoutables pour lui épargner la vie harassante d'un paysan -, ces hommes étaient des fils de Chrétiens... Grecs, Serbes, Hongrois... enlevés dans leur enfance et instruits à l'art militaire pour grossir les rangs de l'Islam. Et les janissaires ne connaissaient qu'un seul maître, le sultan, et qu'un seul métier : massacrer.

Leurs traits imberbes contrastaient vivement avec ceux de leurs maîtres. Beaucoup avaient des yeux bleus et une moustache blonde. Mais sur le visage de tous se lisait la férocité impitoyable de leur métier..., ce pour quoi ils avaient été élevés. Sous leurs manteaux bleu foncé luisaient de fines cottes de mailles; beaucoup portaient des calottes de fer sous leurs curieux chapeaux hauts et pointus, d'où pendait une pièce d'étoffe, blanche et ressemblant à une manche de veste, dans laquelle était passée une cuillère en cuivre. De longues plumes de paradisier adornaient également ces étranges couvre-chefs.

En plus de cimenterres, pistolets et dagues, chaque janissaire portait un mousquet à l'épaule. Leurs officiers tenaient à la main des pots remplis de charbons pour allumer les mèches. Parcourant rapidement leurs rangs, allaient et venaient les derviches, vêtus seulement de kalpaks, en poil de chameau, et de jupes vertes frangées de perles d'ébène, exhortant les Croyants. Des musiques militaires - une invention turque - marchaient avec les colonnes, dans le fracas des cymbales et la mélodie des luths. Au-dessus de cet océan s'écoulant lentement, les bannières flottaient et ondoyaient... Le drapeau pourpre des spahis, la bannière blanche des janissaires avec son sabre à double tranchant ouvragé d'or, et les étendards à queue-de-cheval des grands dignitaires... Sept queues pour le sultan, six pour le grand vizir, trois pour l'agha des janissaires. Ainsi Soliman affichait sa puissance sous les regards consternés des Caphars.

Pourtant le regard de von Kalmbach était fixé sur les groupes qui peinaient pour mettre en place l'artillerie du sultan. Et il secoua la tête avec stupeur.

- Des demi-coulevrines, des faucons et des fauconneaux! grommela-t-il. Où diable est passée toute l'artillerie lourde dont Soliman était si fier?

- Elle gît au fond du Danube! fit un piquier hongrois avec un rictus féroce, accompagnant sa réponse d'un crachat. Wulf Hagen a coulé cette partie de la flottille du sultan. Le restant de son artillerie royale s'est embourbé dans les plaines, dit-on, à la suite des pluies.

Un léger sourire hérissa la moustache de Gottfried.

- Quelle promesse Soliman a-t-il faite à Salm?

- Qu'il prendrait son petit déjeuner dans Vienne après-demain... le 29.

Gottfried secoua lentement la tête.

Le siège commença, avec le grondement des canons, le sifflement des flèches et les salves terribles des mousquets. Les janissaires investirent les abords de la ville en ruine, où des pans de mur encore debout leur offraient un abri. Peu après l'aube, ils s'avancèrent en bon ordre, couverts par les troupes irrégulières et précédés par une volée de traits enflammés.

Sur l'une des tourelles du mur menacé, appuyé sur sa grande épée et tortillant sa moustache d'un air pensif, Gottfried von Kalmbach regardait des hommes emporter à l'écart un canonier de Tran sylvanie; sa cervelle se répandait par un trou à sa tempe. Un mousquet turc avait parlé trop près des remparts.

L'artillerie de campagne du sultan aboyait, tels des chiens aux jappements rauques, faisant voler des fragments de pierre des parapets. Les janissaires avançaient, mettaient un genou à terre, tiraient et rechargeaient leurs armes comme ils reprenaient leur avance. Des balles venaient heurter les créneaux et ricochaient, sifflant rageusement au-dessus de la tête des défenseurs. Un projectile s'écrasa contre le haubert de Gottfried, lui arrachant un grognement furieux. Se tournant vers le canon dont le servent avait été tué, il aperçut une silhouette pittoresque et inattendue, penchée sur l'énorme culasse.

C'était une jeune femme, habillée d'une incroyable façon. Pourtant von Kalmbach connaissait l'extravagance vestimentaire des jeunes élégants du royaume de France. Elle était grande, magnifiquement faite et puissamment bâtie, bien qu'élançée. De sous un casque d'acier s'échappaient des cheveux rebelles qui tombaient sur ses épaules massives en une cascade d'or roux étincelant au soleil. De hautes bottes en cuir de Cordoue lui arrivaient

à mi-cuisses, lesquelles étaient prises dans un pantalon ample. Elle portait une fine cuirasse annelée, de fabrication turque, rentrée dans son pantalon. Sa taille fine était enserrée par une large ceinture de soie verte, dans laquelle étaient glissées une paire de pistolets et une dague, d'où pendait un long sabre de Hongrie. Une cape écarlate était négligemment jetée sur ses épaules.

Cette silhouette surprenante, penchée sur le canon, était en train de le pointer - avec des gestes qui indiquaient plus qu'une familiarité passagère - vers un groupe de Turcs occupés à manœuvrer un affût de canon, juste à portée de tir.

- Hé! Sonya la Rouge! cria un homme d'armes en agitant sa pique. Envoie-les en enfer, ma fille!

- Fais-moi confiance, camarade! rétorqua t-elle en approchant la mèche enflammée de l'orifice de la culasse. Mais j'aurais préféré avoir Roxelana pour cible...

Une détonation terrifiante recouvrit ses paroles; un tourbillon, de fumée aveugla tous ceux se trouvant sur la tourelle. Le recul effrayant du canon bourré jusqu'à la gueule projeta son servent en arrière. La jeune fille tomba sur le dos, mais se releva aussitôt, tel un ressort se détendant, pour se précipiter vers l'embrasement du créneau. Elle regarda avidement à travers les volutes de fumée. Celle-ci se dissipa bientôt, découvrant les restes sanglants des artilleurs turcs. L'énorme boulet, plus gros que la tête d'un homme, s'était écrasé en plein sur le groupe manœuvrant le fauconneau. À présent, ils gisaient sur le sol, le crâne réduit en bouillie par l'impact, ou le corps déchiqueté par les éclats d'acier de leur canon qui avait explosé. Des acclamations joyeuses montèrent des tours. La jeune femme qui s'appelait Sonya la Rouge poussa un hurlement de joie sincère et esquissa les pas d'une danse cosaque.

Gottfried s'approcha, lorgnant avec une admiration non dissimulée le splendide renflement des seins de la jeune fille sous la cote de mailles souple, la courbe de ses hanches pleines et ses membres ronds. Elle se tenait à la façon d'un homme, fièrement campée, jambes écartées et pouces glissés dans sa ceinture. Pourtant, tout proclamait la femme en elle. Elle éclata de rire comme elle lui faisait face. Il nota avec une fascination extrême les lueurs dansantes dans ses yeux, et leur couleur changeant d'un instant à l'autre. Elle coiffa en

arrière ses mèches rebelles d'une main maculée de poudre. Il fut étonné de constater le teint clair et rosé de sa peau, là où elle n'était pas salie.

- Pourquoi regrettes-tu de ne pas avoir eu Roxelana pour cible, ma fille? demanda-t-il.
- Parce que cette catin est ma sœur! répondit Sonya.

À cet instant, un cri puissant tonna par-dessus les remparts. La jeune femme sursauta, telle une bête sauvage et sortit vivement sa lame en un long éclair d'argent.

- Ce mugissement! s'écria-t-elle. Les janissaires...

Gottfried se précipitait déjà vers le parapet. Lui aussi avait entendu dans le passé le terrible hurlement, à glacer le sang, des janissaires se lançant à l'attaque. Soliman était décidé à ne pas perdre de temps avec cette ville qui lui barrait la route vers l'Europe sans défense. Il comptait écraser ses murs fragiles et s'emparer de Vienne dès le premier assaut. Les bashi-bazouki - les troupes irrégulières - mouraient comme des mouches tandis qu'ils couvraient l'avance du gros de l'armée. Les janissaires enjambèrent les monceaux de leurs cadavres et déferlèrent sur Vienne. Ils montèrent à l'assaut, sous le tir des canons et les volées de mousquets, franchissant les douves sur des échelles en bois jetées en travers, qui leur servaient de ponts. Par rangs entiers ils tombèrent comme les canons autrichiens tonnaient. Mais à présent, les attaquants étaient au pied des murs. Les lourds boulets passaient au-dessus de leurs têtes en sifflant, pour causer d'horribles ravages dans les rangs de derrière.

Les mercenaires espagnols, armés de mousquets, pointaient leurs armes quasiment à la verticale et prélevaient un effroyable tribut. Pourtant les échelles furent appliquées contre les murs. Les soldats saisis de folie sanguinaire commencèrent à grimper vers les créneaux en chantant. Des flèches sifflèrent, transperçant les défenseurs. Derrière eux, les pièces d'artillerie turques grondaient et touchaient indifféremment alliés comme adversaires. Gottfried, se tenant devant l'embrasement d'un créneau, fut projeté à terre par un soudain impact terrifiant. Un boulet avait touché de plein fouet un merlon, tuant sur le coup une demi-douzaine de défenseurs.

Gottfried se releva, à demi assommé, au milieu des débris de maçonnerie et des cadavres gisant pèle-mêle. Il aperçut en contrebas une marée humaine montant à l'assaut des remparts, des visages grimaçants et exaltés, des yeux qui brillaient comme ceux de chiens enragés, et des lames étincelant, tels les rayons du soleil sur un étang. Écartant les jambes et plantant solidement ses pieds dans le sol, il brandit sa lourde épée et l'abattit violemment. Sa mâchoire crispée saillait, sa moustache était hérissée de fureur. La lame longue de cinq pieds défonça casques d'acier et crânes, traversa boucliers levés et épaulières de fer. Des hommes tombèrent des échelles, leurs doigts inertes glissant des barreaux ensanglantés.

Mais ils s'engouffraient par la trouée, de chaque côté de lui. Un cri terrifiant annonça que les Turcs avaient pris pied sur le mur. Pourtant aucun homme n'osa abandonner son poste pour se porter vers l'endroit menacé. Les défenseurs hébétés avaient l'impression que Vienne était entourée par un océan étincelant et agité, grondant et montant de plus en plus haut autour des remparts condamnés.

Reculant pour éviter d'être cerné, Gottfried grognait et tailladait à droite et à gauche. Depuis longtemps, ses yeux n'étaient plus voilés; ils flamboyaient, tels des feux à la lueur sinistre. Trois janissaires gisaient à ses pieds; son épée tintait et affrontait une forêt de cimetières incurvés. Une lame se brisa sur son bassinnet, emplissant ses yeux de ténèbres striées de feu. Chancelant, il contre-attaqua et sentit sa grande lame heurter et broyer des os. Du sang gicla sur sa main et il dégagea son épée d'une torsion brutale. À ce moment, un hurlement rauque retentit et quelqu'un accourut à son côté. Il entendit le claquement sec de mailles d'acier sous les coups féroce ment assenés par un sabre qui flamboyait, tel un éclair argenté, devant ses yeux.

C'était Sonya la Rouge, venue à son secours.

Elle se battait aussi farouchement et dangereusement qu'une panthère. Ses assauts se succédaient trop pour que le regard pût les suivre; sa lame formait des éclairs de feu blanc, des hommes s'écroulaient comme du blé mûr sous la faucille du moissonneur. Poussant un rugissement sourd, Gottfried se porta à son côté, couvert de sang et redoutable, balançant sa grande lame. Devant cet assaut irrésistible, les Musulmans furent contraints de reculer. Ils

hésitèrent un instant, sur le rebord du parapet, puis bondirent vers les échelles ou bien tombèrent dans le vide en hurlant.

Un flot de jurons s'écoulait des lèvres rouges de Sonya. Elle riait sauvagement comme son sabre chantait et transperçait des corps, faisant gicler des flots de sang sur les pierres. Le dernier Turc encore sur le rempart poussa un cri et para frénétiquement comme elle le pressait dangereusement. Lâchant son cimenterre, les mains de l'homme se tendirent et se refermèrent désespérément sur la lame ruisselante de sang de Sonya. Avec un gémissement, il vacilla sur le rebord du parapet; du sang jaillit de ses doigts horriblement coupés.

- Va en enfer, toi et ton âme de chien! fit-elle en riant. Le diable pourra remuer ta soupe pour toi!

D'une habile torsion et d'un mouvement brutal, elle libéra sa lame, tranchant les doigts du malheureux. Avec une plainte rauque, il partit à la renverse et bascula dans le vide, la tête la première.

De tous côtés les janissaires refluaient en désordre. Les pièces d'artillerie qui s'étaient tues, tandis que le combat se déroulait sur les remparts, retentirent à nouveau. Les Espagnols, se postant aux créneaux, répondirent à ce tir, faisant usage de leurs longs mousquets.

Gottfried s'approcha de Sonya la Rouge. Celle-ci était en train de nettoyer sa lame, en jurant doucement.

- Par Dieu, ma fille, dit-il en tendant vers elle une main massive, si tu n'étais pas venue à mon aide, je crois bien que j'aurais soupé ce soir en enfer! Je te remercie...

- Remercie plutôt le diable! rétorqua Sonya d'un ton bourru en écartant sa main d'un coup sec. Les Turcs avaient pris pied sur le mur. Ne va pas t'imaginer que j'ai risqué ma peau pour sauver la tienne, camarade!

Puis, se détournant avec mépris, dans un grand mouvement des pans de son manteau, elle s'éloigna à grands pas et quitta les remparts, répondant d'une façon fort leste et

blasphématoire aux boutades des soldats. Gottfried la regarda partir, la mine renfrognée. Un lansquenet lui assena une tape joviale sur l'épaule.

- Cette fille est un vrai démon! Sacrebleu, elle fait rouler sous la table le buveur le plus coriace et jure mieux qu'un Espagnol! Elle n'est pas la lumière de l'amour pour un homme! Taillader, pourfendre et donner la mort, voilà ce qui lui plaît!

- Mais qui est-elle, au nom du diable? grommela von Kalmbach.

- Sonya la Rouge, de Rogatino... C'est tout ce que nous savons. Elle marche et se bat comme un homme... Dieu seul sait pourquoi. Elle jure être la sœur de Roxelana, la favorite du sultan. Si les Tatars qui ont enlevé Roxelana cette nuit-là avaient emmené Sonya à la place, par saint Piotr! Soliman aurait eu fort à faire! Laisse-la tranquille, compagnon, c'est un vrai chat sauvage! Allons boire un gobelet d'ale!

Les janissaires, convoqués par le granq vizir, furent sommés d'expliquer pour quelle raison l'attaque avait échoué, alors que le mur avait été pris d'assaut à un endroit. Ils jurèrent qu'ils avaient affronté un démon ayant pris la forme d'une femme à la chevelure rousse, aidée par un géant à la cuirasse rouillée.

Ibrahim ne tint pas compte de la femme, mais la description de l'homme éveilla un souvenir à demi oublié dans son esprit. Après avoir renvoyé les soldats, il manda le Tatar Yaruk Khan, et le dépêcha auprès de Mikhal Oglu - lequel se trouvait dans la région avoisinante - afin de lui demander pourquoi il n'avait pas fait parvenir une certaine tête à la tente royale.

Soliman ne prit pas son petit déjeuner à Vienne, au matin du 29. Il se tenait sur la hauteur de Semmering, devant son splendide pavillon aux pinacles et clochetons dorés, avec sa garde personnelle de cinq cents Solaks, et observait ses pièces d'artillerie légère donner de vains coups de bec aux murs fragiles. Il voyait ses irréguliers gaspiller leur vie comme de l'eau en tentant de combler les douves, ses sapeurs fouir la terre comme des taupes, plaçant des mines et des contre mines de plus en plus près des bastions.

Dans la ville, les assiégés n'avaient pas un instant de repos. Les remparts étaient garnis d'hommes, nuit et jour. Dans leurs caves, les Viennois surveillaient les légères vibrations de pois sur des peaux de tambour qui trahissaient les travaux de sape des Turcs, creusant sous les murs pour placer leurs mines. Ainsi renseignés, ils posaient leurs contre mines en conséquence. Les hommes ne se battaient pas moins farouchement sous terre qu'au-dessus.

Vienne était une île chrétienne dans une mer d'infidèles. Nuit après nuit, les habitants contem plaient l'horizon en flammes, tandis que les Akinjis dévastaient et pillaient le pays martyrisé. De temps à autre, des nouvelles leur parvenaient du monde extérieur, apportées par des esclaves en fuite qui se glissaient dans la cité. Et toujours ces nouvelles leur apprenaient de nouvelles atrocités. En Haute Autriche, moins d'un tiers de la population était encore en vie; Mikhal Oglu se surpassait. On disait qu'il recherchait quelqu'un en particulier. Ses tueurs lui apportaient des têtes coupées d'hommes et les empilaient devant sa tente. Il examinait d'un regard avide les effroyables restes, puis, avec un désappointement démoniaque, renvoyait ses bouchers, les chargeant de commettre de nouvelles horreurs.

Ces récits, au lieu de frapper de terreur et de paralyser les Autrichiens, les enflammaient, les galvanisaient et les emplissaient d'une fureur démentielle, née du désespoir. Des mines sautaient, des brèches étaient ouvertes et les Turcs montaient à l'assaut. Mais toujours les Chrétiens acharnés se portaient avant eux vers les endroits menacés. Et dans le corps à corps furieux, aveugle, avec la folie de bêtes fauves, ils leur faisaient payer en partie la dette rouge dont les Turcs étaient redevables.

*

Septembre déclina lentement vers octobre. Les feuilles devinrent brunes et jaunes dans la Wiener Wald; les vents soufflèrent, apportant la froidure. La nuit, les sentinelles grelottaient de froid sur les remparts qui blanchissaient sous la morsure du gel.

Mais les tentes cernaient toujours la ville, et Soliman était toujours installé dans son splendide pavillon et fixait d'un regard furieux le fragile obstacle qui barrait la route à ses rêves d'empire. Personne, excepté Ibrahim, n'osait lui parler. Son humeur était aussi sombre que les nuits froides descendant insidieusement des collines. Le vent qui gémissait à l'extérieur de sa tente semblait être un chant funèbre pour ses ambitions de conquérant.

Ibrahim l'observait attentivement. Après un assaut inutile qui dura de l'aube jusqu'au milieu de la journée, il rappela les janissaires et leur ordonna de se retirer dans les faubourgs en ruine de la ville et de se reposer. Puis il chargea un archer de décocher une certaine flèche vers un certain quartier de la ville, où certaines personnes attendaient justement un tel fait.

Ce jour-là, il n'y eut pas d'autres attaques. Les pièces d'artillerie qui avaient pilonné la porte de Karnthner des jours durant, furent déplacées et pointées vers le nord, pour marteler le Burg. Comme un assaut semblait imminent sur cette partie du mur, la plupart des défenseurs furent envoyés là-bas. Mais l'attaque n'eut pas lieu; pourtant les canons maintenaient un feu roulant, heure après heure. Quelle qu'en fût la raison, les soldats remercièrent le ciel

pour ce répit. Ils titubaient de fatigue, épuisés par le manque de sommeil et exas pérés par leurs nombreuses blessures.

Puis vint la nuit. La grande place, le marché de Am-Hof, grouillait de soldats, regardés avec envie par les habitants de la ville. On venait de découvrir une importante réserve de vin dans les caves d'un riche négociant juif. Celui-ci espérait ainsi tripler son profit lorsqu'il n'y aurait plus une seule goutte d'alcool dans toute la ville. Malgré leurs officiers, les hommes à moitié fous roulaient les barriques de vin sur la grand-place et les mettaient en perce. Salm renonça à intervenir pour empêcher cette beuverie. L'ivresse était préférable, grommela le vieux soldat. Au moins, les hommes ne s'écrouleraient pas sur le sol, vaincus par l'épuisement. Il paya le Juif avec ses propres ducats. Les soldats descendaient des remparts à tour de rôle et venaient boire à satiété.

Dans la lueur des torches et des braseros, au milieu des cris et des chants des soldats ivres morts - par intermittence, le grondement d'un canon jouait un sinistre accompagnement -, von Kalmbach plongea son bassinnet dans une barrique et l'en ressortit, plein jusqu'au bord et ruisselant. Plongeant sa moustaches dans le précieux liquide, il s'immobilisa comme ses yeux déjà voilés, par-dessus le rebord de son casque, se posaient sur une silhouette fièrement campée de l'autre côté du tonneau. Une expression de rancœur apparut sur son visage. Sonya la Rouge avait fait honneur à plus d'une barrique. Son bassinnet était posé de guingois sur ses cheveux rebelles, sa démarche crâne encore plus appuyée, son regard encore plus moqueur.

- Ha! s'écria-t-elle d'un ton dédaigneux. Mais c'est le pourfendeur de Turcs, le nez enfoui dans un tonneau de vin, comme à son habitude! Que le diable emporte tous les soiffards!

Faisant preuve d'une belle logique, elle plongea un gobelet incrusté de pierreries dans le liquide pourpre et le vida d'un trait. Gottfried se raidit avec amertume. Il avait déjà eu une discussion animée avec Sonya; le dédain de la jeune femme l'avait piqué au vif.

« - Pourquoi devrais-je même te regarder, avec ton pourpoint rapiécé et ta bourse vide, s'était-elle moqué, alors que Paul Bakics est follement épris de moi? Passe ton chemin, pot à bière, sac à vin! »

« - , Va au diable! avait-il répliqué. Ce n'est pas parce que ta sœur est la maîtresse du sultan que tu dois te montrer si hautaine... »

À ces mots, elle avait été prise d'un accès de colère redoutable. Ils s'étaient séparés en se lançant des imprécations réciproques. À présent, à en juger par la lueur dans ses yeux, il comprit qu'elle avait l'intention de rendre la situation encore plus inconfortable pour lui.

- Drôlesse! gronda-t-il. Je vais te noyer dans cette barrique !

- Oh non, car tu t'y noieras le premier, ivrogne! s'écria-t-elle en éclatant d'un rire brutal. Quel dommage que tu ne sois pas aussi vaillant face aux Turcs que lorsque tu aperçois un tonneau de vin!

- Que les chiens de l'enfer te dévorent, garce! rugit-il. Comment pourrais-je leur fracasser le crâne alors qu'ils se tiennent à l'écart et nous envoient des boulets de canon? Dois-je leur lancer ma dague depuis les remparts?

- Ils sont des milliers, juste sous ces murs, rétorqua-t-elle avec la folie engendrée par la bois son et sa nature fougueuse. Si quelqu'un avait assez d'estomac pour aller les chercher!

- Par Dieu! fit le géant fou de rage en tirant sa grande épée. Aucune jeune effrontée ne saurait me traiter de couard, ivrogne ou pas! Je sors pour aller les trouver, même si personne d'autre ne me suit!

Une forte clameur suivit son beuglement. La foule prise de boisson était disposée à une action aussi insensée. Les tonneaux quasiment vides furent délaissés comme les soldats tiraient leur épée avec des gestes maladroits et se dirigeaient en titubant vers les portes de la ville.

Wulf Hagen se fraya un chemin parmi eux, donnant des coups de poing à droite et à gauche. Il cria d'une voix féroce :

- Arrêtez, bande d'ivrognes! Imbéciles! Vous n'allez pas tenter une sortie dans cet état! Arrêtez... !

- Ils le bousculèrent et le poussèrent violemment de côté, pour déferler en un torrent aveugle et privé de raison.

*

L'aube commençait à poindre au-dessus des collines à l'est. Quelque part dans le camp turc étrangement silencieux, un tambour se mit à battre. Des sentinelles turques ouvrirent de grands yeux et déchargèrent leurs mousquets en l'air pour alerter le camp, terrifiées à la vue de la horde de Chrétiens qui se déversait sur le pont-levis étroit - au nombre de huit mille - brandissant des épées et des chopes d'ale. Comme ils franchissaient les douves, l'écume aux lèvres, une formidable explosion fendit le vacarme. Un pan du mur, proche de la porte de Karnthner, parut se détacher et voler dans les airs. Une grande clameur monta du camp turc; les attaquants ne s'arrêtèrent pas pour autant.

Ils se ruèrent impétueusement vers les faubourgs de la ville. Là, ils aperçurent les janissaires, non pas tirés d'un lourd sommeil, mais habillés et armés de pied en cap, alignés en hâte avant de charger. Sans hésiter, ils se jetèrent sur les rangs à demi formés des Turcs. Bien que très inférieurs par le nombre, leur fureur due à l'ivresse et leur rapidité étaient irrésistibles. Devant les haches qui s'abattaient follement et les épées qui tailladaient sauvagement, les janissaires refluèrent en désordre, abasourdis. Les abords de la ville devinrent une véritable boucherie. Des hommes au corps à corps tailladaient et tranchaient, trébuchant contre des cadavres mutilés et des membres sectionnés. Soliman et Ibrahim, sur la hauteur de Semmering, assistèrent à la débandade des janissaires invincibles qui s'enfuyaient en désordre vers les collines.

Dans la ville, le restant des défenseurs travaillaient frénétiquement à réparer la grande brèche que la mystérieuse explosion avait creusée dans le mur. Salm remerciait le ciel pour cette sortie insensée. Sans ces ivrognes, les janissaires se seraient engouffrés par la brèche avant même que la poussière fût retombée.

Le camp turc était plongé dans la plus grande des confusions. Soliman courut vers son cheval et lança des ordres à ses spahis, conduisant la charge en personne. Ils formèrent les rangs, puis dévalèrent les pentes en des escadrons parfaitement ordonnés. Les soldats chrétiens, poursuivant toujours leurs ennemis en pleine débandade, prirent brusquement conscience du danger qui les menaçait. Devant eux, les janissaires refluaient toujours en désordre, mais les cavaliers d'Asie arrivaient au galop, sur leurs flancs, pour leur couper toute voie de retraite.

La peur remplaça la témérité due à l'ébriété. Ils commencèrent à se replier. La retraite se changea très vite en une déroute. Poussant des cris de peur panique, ils jetèrent leurs armes et coururent vers le pont-levis. Les Turcs les piétinèrent jusqu'au bord des douves, puis tentèrent de les poursuivre sur le pont-levis jusqu'aux portes restées ouvertes pour accueillir les fuyards. Là, sur le pont, Wulf Hagen et ses hommes affrontèrent les poursuivants et se battirent comme des démons, les empêchant d'avancer. Le flot des fugitifs s'écoulait et passait à la hauteur de Wulf Hagen, courant vers le salut. La cavalerie turque déferla sur lui, telle une onde rouge. Le géant bardé de fer fut englouti par un océan de lances.

Gottfried von Kalmbach ne désirait pas abandonner le champ de bataille. Il fut entraîné par ses compagnons qui fuyaient en toute hâte, malgré ses jurons amers. Puis il trébucha et tomba; ses camarades saisis de panique piétinèrent son corps prostré à terre, pour courir vers le pont. Lorsque les talons cessèrent de marteler sa cuirasse, il releva la tête et s'aperçut qu'il se trouvait près du fossé. Il était entouré de Turcs; tous ses compagnons avaient fui. Se redressant, il courut d'un pas lourd vers les douves et plongea dans l'eau, contre toute attente, regardant par-dessus son épaule un Musulman qui s'était lancé à sa poursuite.

Il remonta à la surface, crachant et se débattant, puis se dirigea vers la berge opposée, pataugeant et provoquant de grandes éclaboussures comme un buffle. Le Musulman sanguinaire venait sur ses talons... Un corsaire des États barbaresques, aussi à l'aise dans l'eau que sur la terre ferme. Le Germain entêté n'avait pas lâché sa grande épée et était alourdi par sa cuirasse. Il parvint néanmoins à gagner l'autre rive où il se cramponna, à bout de forces et incapable de se défendre. Le corsaire barbaresque arriva sur lui, tel un tourbillon, une dague étincelant au-dessus de son épaule nue. Puis quelqu'un poussa un juron sonore sur la berge,

à côté de lui. Une main délicate braqua au long pistolet sur la face de l'homme. Celui-ci hurla comme le coup partait; sa tête explosa et vola en des débris sanglants. Une autre main, fine mais vigoureuse, agrippa par le dos de sa cuirasse le Germain qui s'enfonçait dans la vase.

- Cramponne-toi à la rive, lourdaud! grinça une voix tendue par l'effort. Je ne peux pas te soulever si tu ne m'aides pas un peu... Tu dois peser une tonne! Remue-toi, idiot, pousse, allons, pousse!

Soufflant, suffoquant et se débattant dans l'eau, Gottfried parvint à se hisser hors du fossé, mi-poussant, mi-tiré. Il manifesta le désir de se coucher sur le ventre et de rejeter toute l'eau croupie qu'il avait avalée, mais son sauveteur l'incita à se relever au plus vite.

- Les Turcs sont en train de franchir le pont et nos compagnons leur ferment la porte au nez... dépêche-toi, sinon nous serons pris au piège!

Une fois la porte franchie, Gottfried regarda autour de lui comme s'il s'éveillait d'un rêve.

- Où est Wulf Hagen? Il y a un instant, je l'ai vu défendant le pont avec acharnement.

- Il est mort et gît parmi vingt cadavres turcs, répondit Sonya la Rouge.

Gottfried s'assit sur les décombres d'un mur éboulé. Secoué, épuisé et encore hébété par les vapeurs de l'alcool et la fureur guerrière, il enfouit son visage dans ses énormes mains et éclata en sanglots. Sonya, d'un air dégoûté, lui donna un coup de pied.

- Au nom de Satan, camarade, ne reste pas assis là, à pleurnicher comme une écolière qui a reçu une fessée. Toi et cette bande d'ivrognes vous êtes conduits comme de fieffés imbeciles, mais il est trop tard pour y remédier. Viens, allons boire un gobelet d'ale à la taverne de Wallonie.

- Pourquoi m'as-tu sorti des douves? demanda-t-il.

- Parce qu'un grand veau comme toi n'aurait jamais été capable de se tirer d'affaire tout seul. J'ai compris depuis longtemps qu'il te fallait une personne d'expérience, telle que moi, pour garder en vie ta satanée carcasse !

- Mais je croyais que tu me méprisais !

- Et alors, une femme a bien le droit de changer d'avis, non? rétorqua-t-elle sèchement.

Le long des remparts, les piquiers repoussaient les Musulmans enragés et les chassaient de la brèche en partie colmatée. Dans le pavillon royal, Ibrahim expliquait à son maître que le diable avait sans aucun doute inspiré cette sortie, menée par des soldats ivres morts, à cet instant précis, afin de ruiner les plans soigneusement préparés par le grand vizir. Soliman, fou de rage, parla d'un ton cassant à son ami, pour la première fois de sa vie.

- Non, tu as échoué. Finissons-en avec tes intrigues. Là où la ruse s'est montrée vaine, la force brutale prévaudra. Dépêche un messenger auprès des Akinjis; leur présence est requise ici, pour remplacer ceux qui sont tombés. Ordonne aux armées d'attaquer à nouveau.

Les assauts précédents n'étaient rien, en comparaison de la tourmente qui s'abat-
tit alors sur les remparts chancelants de Vienne. Nuit et jour, les canons flamboyaient et
tonnaient. Des bombes explosaient sur les toits des maisons et dans les rues. Lorsque des
hommes mouraient sur les remparts, il n'y avait plus personne pour les remplacer. Le spectre
de la famine rôdait dans les rues, la peur de la trahison se glissait à travers les ruelles, revê-
tue d'un manteau sombre.

Des recherches minutieuses permirent d'établir que la charge d'explosif qui avait dé-
truit en partie le mur de Karnthner, n'était pas le fait des sapeurs turcs. On avait fait exploser
une quantité importante de poudre sous le mur lui-même, dans une galerie creusée depuis
une cave insoupçonnée, à l'intérieur de la ville. Un ou deux hommes, travaillant secrètement,
avaient pu placer la mine. À présent il était évident que le bombardement intensif du Burg
était uniquement destiné à détourner l'attention du mur de Karnthner, afin de permettre aux
traîtres de travailler sans courir le risque d'être découverts.

Le comte Salm et ses officiers abattaient un travail de Titans. Le vieux commandant, fai-
sant preuve d'une énergie surhumaine, arpentait les remparts, exhortait les hommes démo-
ralisés, portait secours aux blessés, se battait aux côtés des simples soldats, tandis que la
Mort frappait impitoyablement.

Mais si la Mort soupait sur les remparts, elle faisait ripaille dans la plaine. Soliman
conduisait ses hommes à l'assaut aussi implacablement que s'il était leur pire ennemi. La
peste rôdait parmi eux, la campagne dévastée ne produisait plus aucune nourriture. Les
vents froids descendaient en hurlant des Carpates et les soldats grelottaient dans leurs

légers vêtements orientaux. Durant les nuits glacées, les mains des sentinelles gelaient et le
froid collait leurs doigts au canon de leur mousquet. La terre devint aussi dure que du silex;
les sapeurs avaient toutes les peines du monde à creuser avec leurs outils émoussés. La pluie
tombait, mêlée de grésil, éteignant les mèches, mouillant la poudre, transformant la plaine
autour de la ville en un trou bourbeux où l'odeur des cadavres se décomposant donnait des
nausées aux vivants.

Soliman frissonnait, comme saisi de fièvre, tandis qu'il promenait son regard sur le
camp. Il voyait ses guerriers, épuisés et hagards, se traîner sur la plaine boueuse. Ils res-
semblaient à des fantômes sous un ciel de plomb lugubre. La puanteur de ses soldats morts
- se chiffrant par milliers - assaillait ses narines. En cet instant, le sultan avait l'impression
de contempler une plaine grisâtre, recouverte de morts, où des cadavres au corps sans vie
accomplissaient un labeur inutile, se déplaçant lentement, animés seulement par la volon-
té inexorable de leur maître. Un moment, le Tatar - héritage de ses ancêtres -, l'emporta sur
le Turc. Il trembla de peur. Puis ses fines mâchoires se crispèrent. Les murs de Vienne chan-
celaient vertigineusement, colmatés et étayés en une vingtaine d'endroits. Comment pou-
vaient-ils tenir encore?

- Sonnez l'assaut. Trente mille aspres au premier homme qui atteindra les remparts !

Le grand vizir écarta les mains en un geste d'impuissance,

- Nos soldats ont perdu tout courage. Ils ne peuvent plus endurer les souffrances de ce
pays glacé.

- Alors, qu'on les pousse jusqu'aux remparts à coups de fouet! rétorqua Soliman d'un
ton farouche. Cette ville est la porte qui donne sur le Frankistan. Elle est le dernier obstacle à
mes rêves d'empire. Nous devons nous en emparer. Ensuite la voie sera libre !

Des tambours grondèrent à travers le camp. Les défenseurs harassés de la Chrétienté
se levèrent et saisirent leurs armes, galvanisés, comprenant instinctivement que le moment
du combat décisif était arrivé.

Les officiers du sultan conduisaient les armées musulmanes vers les mousquets grondants et les épées prêtes à s'abattre. Des fouets claquaient, des hommes hurlaient et criaient des blasphèmes d'un bout à l'autre de la ligne de bataille. Exaspérés, ils montèrent à l'assaut des murailles chancelantes, criblées de larges brèches, et pourtant toujours des obstacles derrière lesquels des hommes résolus pouvaient s'abriter. Charge après charge, les Turcs déferlèrent, recouvrirent le fossé comblé, s'écrasèrent contre les remparts à moitié éboulés. Ils refluèrent à chaque fois, abandonnant dans leur sillage des monceaux de morts. La nuit tomba, passant inaperçue. Au sein des ténèbres, illuminées par le flamboiement des canons et la lueur des torches, la bataille faisait rage. Poussés par l'effroyable volonté de Soliman, les attaquants se battirent toute la nuit, sans tenir compte de la tradition musulmane.

L'aube se leva comme sur Armagedon. Devant les murs de Vienne s'étendait un épais tapis de morts bardés d'acier. Leurs plumes ondoyaient au vent. Et parmi les cadavres titubaient les attaquants aux yeux caves pour combattre au corps à corps les défenseurs hébétés.

Les vagues d'acier déferlaient et se brisaient, déferlaient à nouveau, au point que les dieux eux-mêmes durent être stupéfaits par l'endurance titanesque de ces hommes, par leur indifférence aux souffrances et à la mort. C'était l'Armagedon des races... L'Asie contre l'Europe. Autour des remparts s'agitait un océan houleux de visages orientaux... Turcs, Tatars, Kurdes, Arabes, corsaires barbaresques..., grondant, hurlant, mourant sous les salves rugissantes des mousquets des Espagnols, les piques des Autrichiens, les coups des lansquenets germains, qui maniaient leurs épées à deux mains tels des moissonneurs fauchant un champ de blé. Ceux défendant les murs n'étaient pas plus héroïques que ceux qui montaient à l'assaut, trébuchant parmi les champs de leurs propres morts.

Pour Gottfried von Kalmbach, la vie s'était réduite à une seule chose : balancer et abattre sa lourde épée. Défendant la large brèche de la tour de Kamthner, il se battit jusqu'à ce que le temps perde toute signification. Durant de longs siècles, des visages enragés surgirent devant lui en grimaçant, des visages de démons; des cimenterres étincelèrent devant ses yeux, éternellement. Il ne sentait pas ses blessures, ni sa fatigue extrême. Haletant dans la poussière suffocante, aveuglé par la sueur et le sang, il donnait la mort en une rouge

moisson, se rendant à peine compte qu'à son côté une forme svelte de panthère abattait sa lame et frappait... Au début avec des rires, des imprécations et des bribes de chants... Plus tard, dans un silence farouche.

Son identité en tant qu'individu disparut dans ce cataclysme d'acier. À un moment, il eut vaguement conscience que le comte Salm, qui se battait près de lui, était mortellement touché par une bombe explosant sur le parapet. Il n'eut pas conscience que la nuit se glissait insidieusement sur les collines, et il ne réalisa pas à la fin que le flot des attaquants hésitait, diminuait puis reflétait. Il se rendit seulement compte, d'une manière confuse, que Nikolaus Zrinyi le tirait à l'écart de la brèche engorgée de cadavres, lui disant : « Au nom de Dieu, camarade, va dormir un peu. Nous les avons repoussés..., du moins, pour le moment. »

Il réalisa qu'il marchait dans une ruelle étroite et tortueuse, obscure et retirée. Il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il était arrivé là. Il lui semblait vaguement se rappeler d'une main sur son épaule qui le tirait et le guidait. Il sentit le poids de son armure sur ses épaules affaissées. Il n'aurait su dire si le bruit qui emplissait ses oreilles était le grondement du canon, ou bien le sang battant à ses tempes. Il lui semblait qu'il aurait dû se mettre à la recherche de quelqu'un... Quelqu'un qui comptait énormément pour lui. Mais tout était confus dans son esprit. Quelque part, à un moment - cela paraissait si lointain -, un coup d'épée avait fracassé son bassin. Comme il faisait un effort pour réfléchir, il lui sembla sentir à nouveau l'impact de ce terrible coup, et fut pris de vertige. Il ôta vivement son casque bosselé et le lança vers les pavés, dans la ruelle.

À nouveau la main le tirait par le bras. Une voix le pria instamment : « Du vin, seigneur... Bois, bois! » Il aperçut vaguement une maigre silhouette, revêtue d'une cuirasse noire, qui lui tendait une chope. Avec une exclamation rauque, il la saisit et plongea son museau dans la boisson piquante, lampant tel un homme mourant de soif. Quelque chose explosa dans son cerveau. La nuit fut emplie d'un million d'étincelles brillantes, comme si une poudrière avait explosé dans sa tête. Puis vinrent les ténèbres et l'oubli.

*

Il recouvrit lentement ses sens, conscient d'une soif torturante, de violents maux de tête et d'une lassitude extrême qui semblait paralyser ses membres. Ses pieds et ses poings étaient solidement attachés; il était bâillonné. Tordant la tête de côté, il vit qu'il se trouvait dans une petite pièce, nue et poussiéreuse, d'où partait un escalier de pierre en colimaçon. Il en déduisit qu'il se trouvait dans la partie inférieure de la tour.

Deux hommes étaient penchés sur une table grossièrement taillée, où était placée une chandelle fuligineuse. Tous deux étaient maigres et avaient un nez busqué; ils portaient des vêtements noirs... Des Asiatiques, sans l'ombre d'un doute.

Gottfried prêta l'oreille à leur conversation menée à voix basse. Il avait appris de nombreuses langues au cours de ses errances. Et il reconnut les deux hommes... Tshoruk et son fils, Rhupen, des commerçants arméniens. Il se souvint qu'il avait vu fréquemment Tshoruk au cours de la semaine qui venait de s'écouler... En fait, depuis le jour où les casques bombés des Akinjis avaient fait leur apparition dans le camp de Soliman. De toute évidence le marchand s'était attaché à ses pas, pour une raison inconnue. Tshoruk était en train de relire ce qu'il avait écrit sur un morceau de parchemin:

« Mon Seigneur, bien que j'aie fait sauter le mur de Karnthner en pure perte, j'ai toutefois des nouvelles qui réjouiront ton cœur. Mon fils et moi avons capturé le Germain, von Kalmbach. Comme il s'éloignait des remparts, hébété par les combats, nous l'avons suivi, puis guidé subtilement vers la tour en ruine, à l'endroit que tu sais. Nous lui avons fait boire un vin drogué, puis l'avons solidement attaché. Que mon Seigneur envoie l'émir Mikhal Oglu jusqu'au mur près de la tour, et nous le remettrons entre tes mains. Nous allons l'attacher sur l'ancienne baliste et le lancer par-dessus le rempart, comme un tronc d'arbre. »

L'Arménien prit une flèche et entreprit d'enrouler le parchemin autour du trait. Il l'attachait avec un mince fil d'argent.

- Monte sur le toit et tire cette flèche vers le mantelet, comme d'habitude, commença-t-il à dire à son fils, Rhupen, lorsque ce dernier s'exclama :

- Écoute!

Et tous deux se figèrent sur place. Leurs yeux brillaient comme ceux de bêtes nuisibles prises au piège..., apeurées mais vindicatives.

Gottfried parvint à faire glisser son bâillon, après maints mouvements de la bouche. Il entendit une voix familière appeler au-dehors :

- Gottfried! Où diable es-tu passé?

Aussitôt il poussa un rugissement de lion:

- Hé, Sonya! Au nom du diable! Prends garde, ma fille...

Tshoruk grogna tel un loup et le frappa sauvagement à la tête avec la garde d'un cimetière. Presque instantanément, sembla-t-il, la porte fut enfoncée et vola en éclats. Comme dans un rêve, Gottfried aperçut la silhouette de Sonya la Rouge se découpant dans l'embrasure de la porte, pistolet au poing. Ses traits étaient tirés et hagards; ses yeux flamboyaient tels des charbons ardents. Elle avait perdu son bassinet, ainsi que sa cape écarlate. Sa cuirasse était ébréchée et maculée de taches sombres, ses bottes tailladées, son pantalon de soie éclaboussé et souillé de sang.

Tshoruk poussa un croassement et se jeta sur elle, brandissant son cimeterre. Avant qu'il puisse frapper, elle écrasa le canon de son pistolet vide contre le crâne de l'Arménien, l'assommant comme un bœuf. Survenant de l'autre côté, Rhupen chercha à la taillader avec une dague turque à la lame incurvée. Lâchant son pistolet, elle saisit à bras-le corps le jeune Oriental. Agissant comme quelqu'un dans un rêve, elle força irrésistiblement son adversaire en arrière, une main tenant son poignet, l'autre lui serrant la gorge. Tout en l'étranglant lentement, elle cogna plusieurs fois le crâne du jeune Arménien contre le mur, implacablement. Bientôt les yeux de Rhupen se révolvèrent et son regard devint vitreux. Elle le repoussa tel un sac de sel mou et il s'étala de tout son long.

Tudieu! murmura-t-elle d'une voix rauque.

Un instant elle tituba au milieu de la pièce, portant les mains à ses tempes. Puis elle s'approcha de Gottfried et, se laissant tomber à genoux avec raideur, entreprit de trancher ses liens. Ses gestes étaient maladroits, et la lame entailla la peau du Germain aussi bien que les cordes.

- Comment as-tu fait pour me trouver? demanda-t-il stupidement comme il se levait, encore engourdi.

Elle tituba jusqu'à la table et se laissa tomber sur une chaise. Un flacon de vin se trouvait près de son coude. Elle s'en empara avidement et le vida d'un trait. Puis elle s'essuya la bouche avec la manche de sa veste et considéra Gottfried d'un air las. Pourtant elle recouvrait rapidement sa vigueur.

- Je t'ai vu quitter les remparts et je t'ai suivi. J'étais tellement soulée par la bataille que je me rendais à peine compte de ce que je faisais. J'ai vu ces chiens te prendre par le bras et t'entraîner vers ces ruelles sombres. Ensuite je t'ai perdu de vue. Mais j'ai retrouvé ton bassinet, abandonné sur les pavés. J'ai commencé à t'appeler. Que diable signifie tout cela?

Elle prit la flèche posée sur la table et battit des paupières en apercevant le morceau de parchemin enroulé sur le trait. De toute évidence elle était capable de déchiffrer les caractères turcs ; pourtant elle lut le message une demi-douzaine de fois avant que son esprit abruti par la fatigue réalise ce que cela signifiait. Alors son regard se porta vivement - et dangereusement - vers les hommes gisant sur les dalles. Tshoruk était en train de se redresser et de s'asseoir, encore hébété. Il palpait délicatement l'entaille à son cuir chevelu. Rhupen était étendu sur le sol, vomissant et geignant.

- Attache-les, compagnon, ordonna-t-elle, et Gottfried lui obéit.

Les deux Arméniens se laissèrent attacher sans rien dire. Ils semblaient terrorisés par Sonya.

- Cette missive est adressée à Ibrahim, le grand vizir, dit-elle brusquement. Pourquoi veut-il la tête de Gottfried?

- En raison d'une blessure qu'il a faite au sultan, à Mohacs, murmura Tshoruk avec inquiétude.

- Et c'est toi qui as fait sauter la mine sous le mur de Karthner, déclara-t-elle avec un sourire sans joie. Toi et ton infâme rejeton, vous êtes les traîtres que nous recherchons ! Vous êtes plus vils que des chiens!

Elle sortit un pistolet de sa ceinture et l'arma.

- Lorsque Zrinyi sera mis au courant de ceci, poursuivit-elle, ta fin ne sera ni douce ni rapide. Mais d'abord, vieux porc, je vais m'offrir le plaisir de faire sauter la cervelle de ton pourceau de fils, sous tes yeux...

Le vieil Arménien émit un cri étranglé.

- Dieu de mes aïeux, ayez pitié! Tue-moi, torture-moi, mais. épargne mon fils!

À cet instant, un nouveau bruit déchira le silence anormal, une grande volée de cloches ébranla l'air.

- Qu'est-ce que c'est? rugit Gottfried en portant vivement la main à son fourreau vide.

- Les cloches de Saint-Étienne! s'écria Sonya. Elles sonnent la victoire !

Elle s'élança vers l'escalier branlant. Gottfried la suivit jusqu'en haut des marches périlleuses. Ils sortirent sur un toit s'affaissant et crevé en de nombreux endroits. Sur la partie la plus solide, il y avait une antique machine de guerre, servant à lancer des pierres, une relique des temps révolus. De toute évidence, elle avait été réparée récemment.

La tour dominait un angle du rempart où il n'y avait pas de guetteurs. Un pan de l'ancien glacis, et un fossé en deçà des douves, ainsi qu'une déclivité naturelle du terrain, rendaient cet endroit quasiment invulnérable.

Les espions avaient pu échanger des messages ici, sans grand risque d'être découverts, et il était facile de comprendre par quel moyen. Au bas de la pente, juste à portée d'arc, se dressait un énorme mantelet, constitué d'une peau de taureau tendue sur une armature de bois, comme s'il avait été abandonné là par hasard. Gottfried comprit que les flèches, sur lesquelles étaient attachés les messages, étaient décochées du toit vers ce mantelet.

Pourtant, il accordait peu de considération à cette affaire pour le moment. Toute son attention était rivée sur le camp turc. Là-bas, une lueur grandissante faisait pâlir les premières lueurs de l'aube; dominant le tintement démentiel des cloches, s'élevait le crépitement de flammes, auquel se mêlaient des éris absolument terrifiants.

- Les janissaires sont en train de brûler vifs leurs prisonniers! s'exclama Sonya la Rouge.

- Le matin du jour du jugement dernier, murmura Gottfried avec stupeur, horrifié par le spectacle qui s'offrait à son regard.

Depuis leur aire, ils pouvaient voir presque toute la plaine. Sous un ciel de plomb, gris et froid, nuancé des lueurs de l'aube d'un pourpre foncé, elle s'étendait, jonchée de cadavres turcs, aussi loin que le regard pouvait porter.

Et l'armée des survivants était en train de se disperser et de fondre rapidement. Le grand pavillon de Soliman, sur la hauteur de Semmering, avait disparu. Les autres tentes étaient rapidement démontées et roulées. Déjà la tête de la longue colonne avait disparu au loin, s'avançant lentement vers les collines, à travers l'aube glacée.

La neige se mit à tomber en de légers flocons.

- Ils ont lancé leur ultime assaut la nuit dernière, dit Sonya la Rouge à von Kalmbach. J'ai vu leurs officiers les fouetter et je les ai entendus crier de peur sous nos épées. Ce sont des êtres de chair et de sang... Ils étaient à bout de forces.

La neige continuait de tomber.

Les janissaires, fous de rage, se vengeaient sur leurs prisonniers. Ils lançaient dans les flammes hommes, femmes et enfants - vivants - sous le regard sombre de leur maître, le monarque que l'on appelait le Magnifique, le Miséricordieux. Et pendant tout ce temps, les cloches de Vienne résonnaient et grondaient comme si leurs gorges d'airain allaient éclater.

- Regarde! s'écria Sonya la Rouge en saisissant le bras de son compagnon. Les Akinjis vont former l'arrière-garde!

Même à cette distance, ils apercevaient deux ailes de vautour aller et venir parmi les masses sombres des soldats; la lumière maussade se reflétait sur un casque orné de gemmes. Les mains maculées de poudre de Sonya se crispèrent; ses ongles roses et cassés s'enfoncèrent dans ses paumes blanches. Elle cracha un juron cosaque aussi corrosif qu'une goutte de vitriol.

- Il s'en va, ce bâtard qui a fait de l'Autriche un désert! Les âmes des gens qu'il a massacrés ne semblent guère peser sur ses maudites épaules ailées! En tout cas, vieux compagnon, il n'a pas eu ta tête!

- Tant qu'il vivra, elle risquera de voler de mes épaules, grommela le gigantesque Germain.

Les yeux perçants de Sonya la Rouge s'étrécirent soudainement. Prenant Gottfried par le bras et l'entraînant à sa suite, elle dévala l'escalier branlant quatre à quatre. Ils ne virent pas Nikolaus Zrinyi et Paul Bakics franchir au galop les portes de la ville, suivis de leurs hommes en haillons, risquant leurs vies dans cette sortie pour tenter de sauver des prisonniers. Le fracas de l'acier retentissait tout du long de la colonne en marche. Les Akinjis battaient lentement en retraite, livrant un féroce combat d'arrière-garde. Ils déjouaient le courage impétueux des attaques, du fait de leur supériorité numérique. En sécurité au milieu de ses cavaliers, Mikhal Oglu arborait un sourire sardonique. Soliman, s'avançant au sein de la colonne principale, ne souriait pas, lui. Son visage ressemblait à un masque de mort.

Redescendue dans la tour en ruine, Sonya la Rouge posa un pied botté sur une chaise, puis, le menton dans le creux de la main, elle fixa les yeux de Tshoruk voilés par la peur.

- Que donnerais-tu pour avoir la vie sauve?

L'Arménien ne répondit pas.

- Que donnerais-tu pour que la vie de ton rejeton soit épargnée?

L'Arménien sursauta comme si on l'avait piqué.

- Épargne mon fils, princesse, gémit-il. Tout ce que tu voudras... Je paierai... Je ferai n'importe quoi...

Elle lança une jambe finement galbée par-dessus la chaise et s'assit.

- Je veux que tu portes un message à un homme.

- Quel est cet homme?

- Mikhal Oglu.

Il frissonna et passa sa langue sur ses lèvres.

- Dis-moi ce que je dois faire et j'obéirai, chuchota-t-il.

- Parfait. Nous allons te délivrer et te donner un cheval. Ton fils restera ici en otage. Si tu échoues dans ta mission, je remettrai ce jouvenceau aux Viennois pour qu'ils s'amuse un peu ...

Le vieil Arménien frissonna à nouveau.

- Mais si tu exécutes correctement ta mission, nous vous rendrons la liberté à tous les deux, et mon compagnon et moi oublierons votre trahison. Je veux que tu rejoignes Mikhal Oglu au plus vite et que tu lui dises...

*

La colonne turque cheminait lentement dans la fange, parmi les tourbillons de neige. Les chevaux baissaient la tête sous les rafales de vent glacées. D'un bout à l'autre des lignes disséminées, des chameaux blatéraient et geignaient; des bœufs poussaient des beuglements pitoyables. Les hommes trébuchaient dans la boue, courbant le dos sous le poids de leurs armes et de leur équipement. La nuit tombait, mais aucun ordre de s'arrêter ne fut donné. Toute la journée, l'armée en retraite avait été harcelée par les audacieux cuirassiers autrichiens qui fondaient sur eux, telles des guêpes, délivrant des captifs sous leur nez.

Soliman s'avavançait parmi ses Solaks, le visage sévère. Il souhaitait mettre la plus grande distance possible entre lui et les lieux qui avaient assisté à sa première défaite, où les corps pourrissants de trente mille Musulmans lui rappelaient ses ambitions réduites à néant. Il était le seigneur de l'Asie occidentale, mais il ne serait jamais le maître de l'Europe. Ces remparts chancelants et méprisés avaient sauvé le monde occidental de la domination musulmane, et Soliman le savait. Le grondement de tonnerre de la puissance ottomane résonnait tout autour du monde, faisant pâlir la splendeur de la Perse et de l'Inde mogole. Mais, en Occident, les barbares aryens aux cheveux blonds demeuraient invaincus. Il n'était pas écrit que le Grand Turc dût régner au-delà des eaux du Danube.

Soliman avait vu cela s'inscrire en lettre de feu et de sang, tandis qu'il se tenait sur la hauteur de Semmering et assistait au retrait désordonné de ses guerriers, refluant des remparts malgré les coups de fouet cruels de leurs officiers. Pour préserver son autorité, il avait donné l'ordre de lever le camp... et cela lui avait brûlé la langue comme du fiel, mais déjà ses soldats brûlaient leurs tentes et s'apprêtaient à désertir. À présent, il s'avavançait en silence, ruminant de sombres pensées, sans même adresser la parole à Ibrahim.

À sa façon, Mikhal Oglu partageait le découragement sauvage de son maître. Ce fut avec une féroce répugnance qu'il tourna le dos au pays qu'il avait dévasté, semblable à une panthère à demi rassasiée et contrainte d'abandonner sa proie. Il se rappelait avec satisfaction les ruines noircies des villages, les rues jonchées de cadavres..., les hurlements des hommes

que l'on torturait..., les cris des jeunes filles qui se tordaient dans ses bras d'acier. Il se rappelait avec le même plaisir les râles de ces mêmes filles, livrées aux mains couvertes de sang de ses tueurs.

Pourtant il était déçu et tourmenté par l'idée de ne pas avoir accompli sa tâche... Le grand vizir était furieux et lui avait lancé des paroles cinglantes. Il avait perdu la faveur d'Ibrahim. Pour un homme de moindre importance, cela aurait pu signifier le lacet du bourreau. Pour lui, cela signifiait qu'il devait réaliser quelque action d'éclat, afin de regagner la confiance et la faveur du vizir. Dans cet état d'esprit, il était aussi dangereux et téméraire qu'une panthère blessée.

La neige tombait à gros flocons, ajoutant aux souffrances de la retraite. Des hommes blessés tombaient dans la boue et ne se relevaient pas, rapidement recouverts par un épais manteau blanc. Mikhal Oglu s'avavançait parmi les derniers rangs de ses guerriers, scrutant les ténèbres. Depuis plusieurs heures, aucun ennemi ne s'était montré. Les Autrichiens victorieux avaient fait demi-tour et étaient rentrés à Vienne.

Les colonnes en retraite traversaient lentement un village en ruine. Les poutres calcinées et les pans de mur ravagés par les flammes formaient une masse sombre sous la neige. La nouvelle fut transmise à l'arrière-garde que le sultan comptait pour suivre et camper dans une vallée située à quelques lieues de distance.

Le martèlement rapide de sabots sur la route qu'ils venaient de suivre amena les Akinjis à durcir leur prise sur leurs lances et à plisser les yeux, scrutant les ténèbres. Mais c'était le galop d'un seul cheval, puis ils entendirent une voix crier le nom de Mikhal Oglu. D'un ordre brutal, le chef retint le tir d'une douzaine d'arcs bandés, et répondit d'une voix forte. Un grand étalon gris surgit des tourbillons de neige ; une silhouette enveloppée d'un manteau noir était grotesquement courbée sur le dos du cheval.

- Tshoruk! C'est toi, chien d'Arménien! Au nom d'Allah, que...

L'Arménien guida son cheval vers Mikhal Oglu et lui chuchota quelque chose à l'oreille, d'un ton pressant. Le froid pénétrait les vêtements les plus épais. L'Akinji remarqua que Tshoruk tremblait violemment. Il claquait des dents et bredouillait.

Pourtant les yeux du Turc brillèrent comme il apprenait la teneur du message.

- Chien, me raconterais-tu quelque mensonge?

- Que je rôtitte en enfer si je mens! (Un violent frisson secoua Tshoruk et il ramena les pans de son cafetan sur lui.) Il est tombé de son cheval, alors qu'il se trouvait avec les cuirassiers qui ont attaqué ton arrière-garde. Il est allongé, une jambe brisée, dans une cabane de paysan abandonnée, à trois lieues d'ici... Il est seul avec sa maîtresse, Sonya la Rouge, et trois ou quatre lansquenets. Ceux-ci sont ivres morts... Il ont bu le vin trouvé dans le camp déserté.

Mikhal Oglu fit volter son cheval, prenant une rapide décision.

- Vingt hommes avec moi! aboya-t-il. Que les autres continuent avec la colonne principale. Je vais chercher une tête qui vaut son pesant d'or. Je vous rejoindrai avant même que vous ayez atteint le camp.

Othman retint le cheval de son chef par ses rênes incrustées de pierreries.

- As-tu perdu la raison? Rebrousser chemin alors que le pays tout entier est à nos trousses...

Il chancela sur sa selle comme Mikhal Oglu le frappait sur la bouche avec sa cravache. Le chef fit rapidement volter son cheval et s'éloigna au galop, suivi des hommes qu'il avait désignés. Semblables à des fantômes, ils disparurent dans les ténèbres maussades.

Othman les regarda partir dans la nuit, indécis. La neige tombait toujours, le vent gémissait lugubrement parmi les branches nues. Il n'y avait aucun bruit, à part ceux de la colonne qui cheminait lentement à travers le village en ruine. Bientôt ils cessèrent. Othman sursauta. Au loin, sur le chemin qu'ils avaient suivi, venait de retentir une salve étouffée, comme le grondement de quarante ou cinquante mousquets tirant en même temps. Dans le silence

extrême qui suivit les détonations, Othman et ses guerriers furent saisis de panique. Virevoltant frénétiquement, ils s'enfuirent à travers le village en ruine pour rejoindre la horde battant en retraite.



La nuit tombait sur Constantinople mais personne ne s'en aperçut. La splendeur de Soliman rendait la nuit aussi glorieuse que le jour. Dans les jardins, des débauches de fleurs et de parfums, des braseros scintillaient, telles des myriades de lucioles. Des feux d'artifice transformaient la ville en un royaume à la magie chatoyante, où se dressaient les minarets de cinq cents mosquées, semblables à des tours de feu au sein d'un océan à l'écume d'or. Sur les collines d'Asie, les hommes de tribu regardaient, bouche bée, et se demandaient quel était ce flamboiement qui palpitait et rougeoyait au loin, faisant pâlir même les étoiles. Des foules innombrables, portant des costumes de fêtes et de réjouissances, se pressaient dans les rues de Stamboul. Les lumières par millions brillaient sur les turbans ornés de gemmes et sur les khalats rayés..., sur des yeux noirs qui étincelaient au-dessus de voiles diaphanes..., sur des palanquins richement adornés que portaient sur leurs épaules des esclaves gigantesques à la peau d'ébène.

Toute cette splendeur rayonnait de l'hippodrome où, en des spectacles pompeux, les cavaliers du Turkistan et de Tatarie se mesuraient à ceux d'Égypte et d'Arabie en des courses à couper le souffle, où des guerriers revêtus de cuirasses étincelantes s'affrontaient et versaient le sang sur le sable de l'arène, où des hommes armés d'une épée étaient opposés à des bêtes sauvages, des lions à des tigres du Bengale et à des sangliers des forêts nordiques. À contempler ces scènes grandioses, on aurait pu croire que le faste de la Rome impériale avait ressuscité dans un décor oriental.

Sur un trône d'or, posé sur des colonnes de lapis-lazuli, Soliman siégeait nonchalamment, promenant son regard sur toutes ces splendeurs, comme les empereurs romains à la

toge pourpre l'avaient fait avant lui. Autour de lui se prosternaient ses vizirs et ses officiers, les ambassadeurs de cours étrangères... Venise, la Perse, l'Inde, les khanats de Tatarie. Ils étaient venus... y compris les Vénitiens... le complimenter pour sa victoire sur les Autrichiens. Car cette grande fête célébrait une victoire, comme cela avait été énoncé dans une proclamation écrite de la main même du sultan. Il y était dit notamment que, les Autrichiens ayant fait leur soumission et demandé le pardon à genoux, les royaumes de Germanie étant si éloignés de l'Empire ottoman, « les Croyants ne prendraient pas la peine de nettoyer la forteresse de Vienne, ou de la purifier, la reconstruire et l'embellir ». C'est pourquoi le sultan avait accepté la soumission de ces Germains méprisables, et leur avait laissé la jouissance de leur misérable « forteresse » !

Soliman aveuglait les yeux du monde par l'éclat de ses richesses et de sa gloire, et tentait de se convaincre lui-même qu'il avait réellement accompli tout ce qu'il désirait faire. Il n'avait pas été battu sur un champ de bataille ; il avait placé son fantoche sur le trône de Hongrie ; il avait dévasté l'Autriche ; les marchés de Stamboul et d'Asie regorgeaient d'esclaves chrétiens. Il mettait ainsi du baume sur son orgueil blessé et oubliait délibérément le fait que trente mille de ses sujets pourrissaient devant les remparts de Vienne et que ses rêves de conquête de l'Europe avaient été brisés.

Derrière le trône étincelaient les trophées de guerre : étendards de soie et de velours, arrachés aux Perses, aux Arabes, aux Mameluks d'Égypte ; tapisseries de prix, chargées de brocarts d'or. À ses pieds s'entassaient les présents et les tributs des princes alliés et vassaux. Il y avait des tuniques de velours de Venise, des coupes en or incrustées de pierres précieuses des cours du Grand Mogol, des cafetans bordés d'hermine d'Erzeroum, des jades ciselés de Cathay, des heaumes en argent de Perse ornés de cimiers en crin de cheval, des turbans d'Égypte habilement sertis de gemmes, des épées incurvées de Damas à l'acier trempé, des mousquets de Kaboul richement ouvragés d'argent ciselé, des cuirasses et des boucliers d'acier indien, des fourrures précieuses de Mongolie.

Le trône était flanqué de part et d'autre d'une longue rangée de jeunes esclaves, attachés par des colliers en or à une seule et longue chaîne d'argent. Une file était composée de jeunes garçons, des Grecs et des Hongrois ; l'autre de jeunes filles. Ils portaient seulement

des coiffes ornées de plumes bariolées et des parures incrustées de bijoux, destinées à souligner leur nudité.

Des eunuques aux robes flottantes, leurs ventres rebondis ceints de larges ceintures aux fils d'or, s'agenouillaient et présentaient aux hôtes royaux des sorbets dans des coupes serties de pierreries, rafraîchies avec de la neige apportée des montagnes d'Asie Mineure. Les torches dansaient et vacillaient au gré des rugissements de la multitude. Les chevaux passaient au galop devant les tribunes, de l'écume volant de leur mors ; au centre de l'arène, des châteaux en bois devenaient la proie des flammes et s'embrasaient comme les janissaires s'affrontaient en un simulacre de bataille. Des officiers allaient et venaient parmi les gens qui poussaient des cris joyeux, leur lançant des pièces de cuivre et d'argent en une pluie scintillante. Cette nuit-là, personne n'eut faim ni soif à Stamboul, excepté les misérables Caphars en captivité.

Les envoyés étrangers étaient frappés de stupeur devant cet océan éclatant de splendeur et le tonnerre de la magnificence impériale. Tout autour de l'arène immense, s'avançaient d'un pas lourd des éléphants dressés, disparaissant sous des caparaçons de cuir ouvragé d'or ; depuis les tours ornées de gemmes, fixées sur leur dos, des musiciens entonnaient des airs martiaux, et les sonneries de trompettes le disputaient à la clameur de la foule et au rugissement des lions. Les gradins de l'hippodrome étaient recouverts par un océan de visages, tous tournés vers la silhouette chargée de pierreries, siégeant sur le trône étincelant, tandis que des milliers de gorges criaient et l'acclamaient avec frénésie.

En faisant impression sur les envoyés de Venise, Soliman savait qu'il impressionnait le monde entier. Dans le flamboiement de sa magnificence, les hommes oublieraient qu'une poignée de Caphars acharnés, retranchés derrière des murs en ruine, lui avait fermé à jamais la route menant à l'empire. Soliman accepta une coupe de vin défendu par le Prophète, puis dit quelques mots à l'oreille du grand vizir. Celui-ci s'avança vers la foule et leva les bras.

- Ô vous, invités de mon maître, le padischah n'oublie pas les plus humbles en cette heure de réjouissances. Aux officiers qui ont conduit ses armées contre les Infidèles, il a fait

les cadeaux les plus rares. À présent, il donne deux cent quarante mille ducats qui seront distribués aux simples soldats, et à chaque janissaire il fait don de mille aspres.

Au sein de la clameur qui s'élevait, un eunuque s'agenouilla devant le grand vizir, lui présentant un paquet de forme arrondie, soigneusement attaché et fermé. Un morceau de parchemin plié y était joint, cacheté par un sceau rouge. L'attention du sultan fut attirée.

- Eh bien, mon ami, que tiens-tu là?

Ibrahim s'inclina respectueusement.

- Le cavalier du courrier d'Andrinople l'a apporté, Lion de l'Islam. Apparemment, il s'agit d'un présent, envoyé par ces chiens d'Autrichiens. Des Infidèles, ai-je cru comprendre, l'ont remis entre les mains des gardes-frontière, avec l'instruction de le faire parvenir à Stamboul en toute hâte.

- Ouvre-le, ordonna Soliman, intrigué.

L'eunuque se prosterna jusqu'à terre, puis entreprit de briser les sceaux fermant le paquet. Un esclave lettré déplia le parchemin l'accompagnant et lut le contenu du message, écrit d'une main ferme bien que féminine :

« Au sultan Soliman et à son grand vizir Ibrahim, ainsi qu'à Roxelana la catin, nous qui signons de nos noms ci-dessous, adressons ce présent, en témoignage de notre tendresse incommensurable et de notre bienveillante affection.

Sonya de Rogatino et

Gottfried von Kalmbach »

*

Soliman qui avait sursauté en entendant prononcer le nom de sa favorite - la fureur assombrit et convulsa brusquement son visage -, émit un cri étranglé, qui fut répété, tel un écho, par Ibrahim.

L'eunuque avait arraché les sceaux du couffin, laissant apparaître ce qu'il contenait. Une odeur âcre d'herbes et d'épices préservatrices emplit l'air. L'objet, glissant des mains de l'eunuque horrifié, roula parmi les monceaux de présents, jusqu'aux pieds de Soliman, offrant un horrible contraste avec les gemmes, l'or et les balles de velours. Le sultan le regarda fixement. En cet instant, toute la splendeur de ce faste mensonger lui échappa. Sa gloire se changea en clinquant et en cendres. Cramoisi de rage, Ibrahim s'arrachait la barbe, hoquetant et suffoquant.

Aux pieds du sultan, les traits figés par un rictus d'horreur, gisait la tête tranchée de Mikhal Oglu, le Vautour du Grand Turc.

REMERCIEMENTS

The Lesbian Geek, katchoo86@hotmail.com



TITRE: «Sonja la rouge»

AUTEUR: R.E.HOWARD

PUBLICATION ORIGINALE: «Shadow of the vulture» - 1934

CATÉGORIE: Fiction, Policier, Mystère, Aventure, Nouvelles

SOURCE: <http://www.averbafuturorum.com>

ISBN: 978-2-36955-002-0

© A verba futurorum

